

ESSAI

SUR LE

FLIT DU CHRISTIANISME PRIMITIF

ET DE LA CIVILISATION

*« Elle est tombée
la Grande Babylone! »*

PAR

A. CAUSSE

Professeur à la Faculté de théologie protestante
de l'Université de Strasbourg.

CEDEM

lx

1156

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28



**SUR LE CONFLIT DU CHRISTIANISME PRIMITIF
ET DE LA CIVILISATION**



DU MÊME AUTEUR

L'Évolution de l'espérance messianique dans le christianisme primitif, chez Fischbacher, 33, rue de Seine. 5 fr. »

Der Ursprung der jüdischen Lehre von der Auferstehung
(Épuisé).

Les Prophètes d'Israël et les religions de l'Orient, chez Nourry,
62, rue des Écoles 7 fr. 50



ESSAI

SUR LE

CONFLIT DU CHRISTIANISME PRIMITIF

ET. DE LA CIVILISATION

*« Elle est tombée
la Grande Babylone! »*

PAR

A. CAUSSE

Professeur à la Faculté de théologie protestante
de l'Université de Strasbourg.

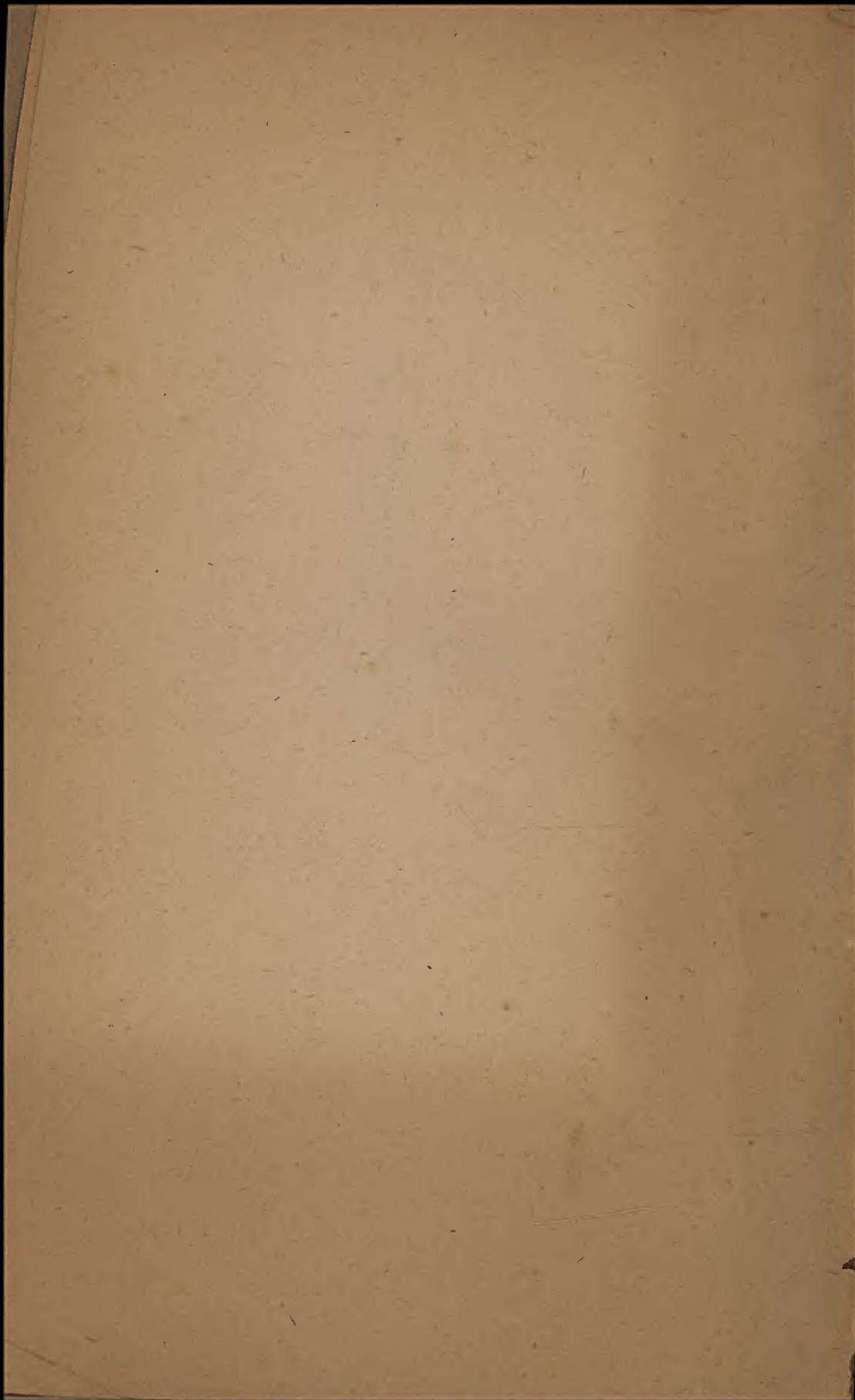
PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1920

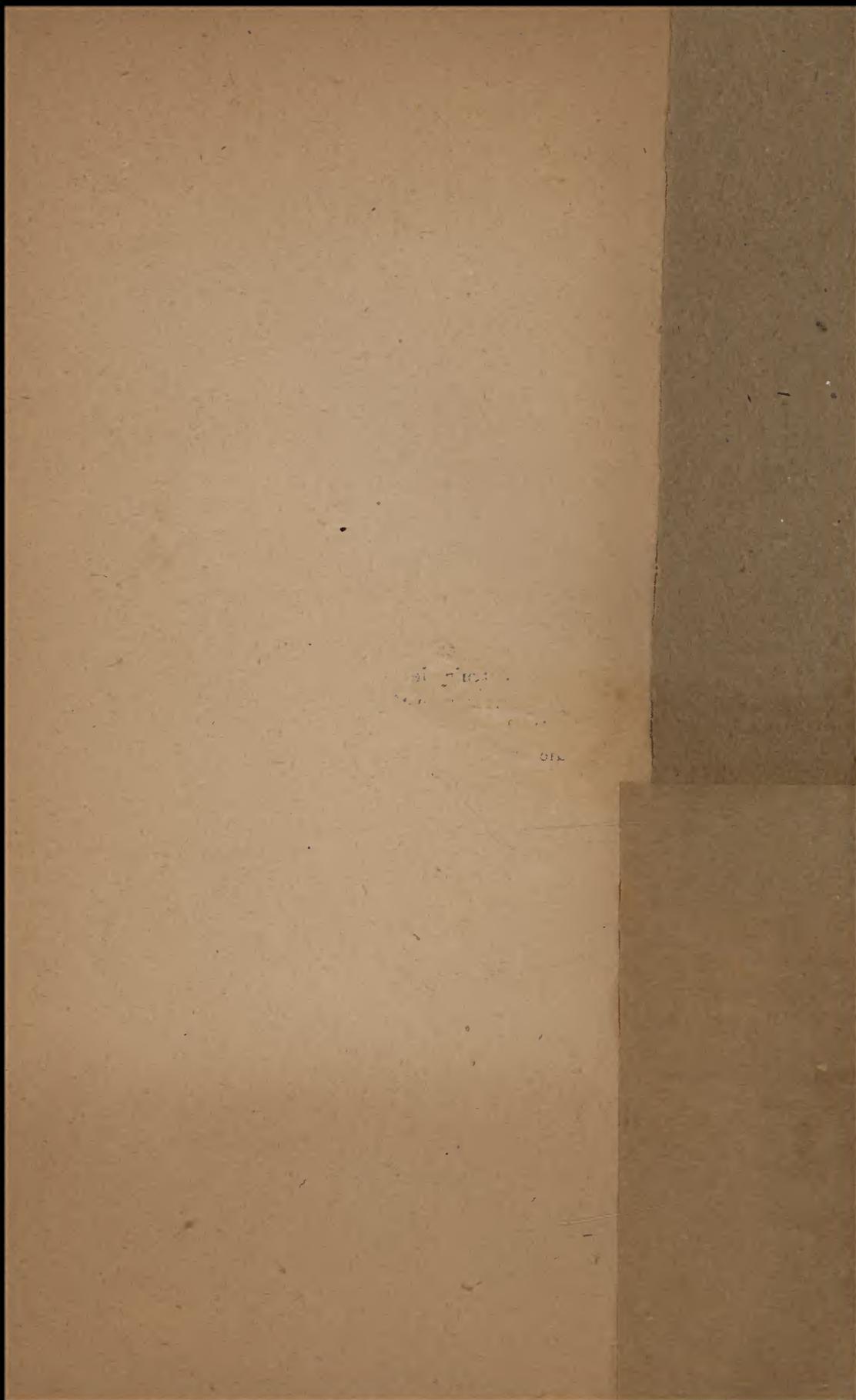




A MONSIEUR EUGÈNE DE FAYE
Professeur d'histoire ancienne du christianisme
à l'Ecole des Hautes-Etudes
et à la Faculté libre de théologie protestante de Paris.

HOMMAGE RESPECTUEUX





ESSAI SUR LE CONFLIT DU CHRISTIANISME PRIMITIF ET DE LA CIVILISATION

*Elle est tombée
la grande Babylone !*

Dans une des pages les plus véhémentes de son *Anti-Christ*, Nietzsche a écrit : « Ce qui existait *aere perennius*, l'Empire romain la plus grandiose forme d'organisation, sous les conditions difficiles, qui ait jamais été réalisée — ces saints anarchistes se sont fait une « piété » de détruire le monde, c'est-à-dire l'Empire romain, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus pierre sur pierre — Le christianisme a été le vampire de l'empire romain; il a mis à néant en une seule nuit cette action énorme des Romains: avoir préparé le terrain pour une grande culture *qui a le temps...* En vain tout le travail du monde antique !¹ »

Cette accusation n'est pas nouvelle. Nous la trouvons exposée, sous des formes diverses, dans la plupart des historiens modernes depuis Montesquieu². Elle n'en est pas moins excessive. L'église ne saurait être tenue pour responsable d'une décadence

1) *L'Anti-Christ*, 38, 58, 59.

2) Cf. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 589 et 590 « A mesure que l'empire baisse, le christianisme s'élève. Durant le III^e siècle le christianisme suce comme un vampire la société antique, soutire toutes ses forces et amène cet épuisement général contre lequel luttent vainement les empereurs patriotes. Le christianisme n'a pas besoin d'attaquer de vive force ; il n'a qu'à se renfermer dans ses églises... L'Église au III^e siècle, en accaparant la vie, épuise la société civile, la saigne, y fait le vide. Les petites sociétés tuèrent la grande société »

qui a commencé dès avant la propagande chrétienne. Le monde antique était vieilli et fatigué, l'énergie baissait : Dépopulation, affaiblissement de l'esprit militaire et du zèle civique, corruption des mœurs ; tels étaient les maux que l'on pouvait constater depuis la fin de la République. Et cette crise de désagrégation s'aggravait sans cesse, tandis que les masses barbares cherchaient à forcer la frontière sur le Danube et sur le Rhin ¹.

Mais il faut reconnaître que le christianisme n'a rien fait pour retarder le dénouement fatal. Il était essentiellement étranger à la politique romaine. Les premiers chrétiens haïssaient la civilisation comme une œuvre de l'esprit du mal. Ils ont refusé de se prosterner devant la Bête et d'adorer son image ; ils ont maudì la grande Babylone qui forniquait avec les rois et les marchands de la terre et qui abreuvait les nations du vin de son impudicité.

1) Voir G. Boissier, *La Fin du paganisme*, 1903, « Les causes de la ruine de l'empire », II, p. 339 à 385, et Bouché-Leclercq, *Leçons d'histoire romaine*, « L'empire romain au III^e siècle » p. 208 à 239.



LES ORIGINES

Les pauvres d'Israël. — Cela vient de loin. Le christianisme primitif suivait la grande tradition hébraïque. Les vieux prophètes avaient annoncé les jugements de Yahvé contre les civilisations iniques et contre les grands de la terre, épris de splendeur profane, qui se confiaient dans les chevaux de l'Égypte ou dans l'or d'Ophir, et qui méprisent le Saint d'Israël.

Car il vient un jour de Yahvé Sebaot,
Contre tout orgueil et toute superbe,
Contre tout ce qui s'élève pour l'abaisser;
Contre tous les cédres altiers du Liban,
Et contre tous les grands chênes de Basan;
Contre toutes les hautes montagnes,
Et contre toutes les collines élevées;
Contre toutes les hautes tours,
Et contre toutes les fortes murailles;
Contre tous les vaisseaux de Tarsis,
Et contre tous les objets précieux.
L'arrogance de l'homme sera abaissée,
Et l'orgueil des mortels sera humilié;
Yahvé sera exalté, lui seul en ce jour là !¹

Plus tard, les psalmistes avaient dit la plainte du pauvre et l'espérance du pauvre. Les riches et les méchants possèdent la terre, ils font peser lourdement leur puissance et leur orgueil sur les pauvres d'Israël; mais dans sa faiblesse et dans sa détresse le juste en appelle à Yahvé, le Dieu des vengeances.

Dieu des vengeances, Yahvé,
Dieu des vengeances, apparais,
Lève-toi, juge la terre !
Jusqu'à quand, ô Yahvé,
Jusqu'à quand les méchants triompheront-ils ?²

1) Esaïe, II, v. 12 à 17.

2) Psaume XCIV, v. 1 à 3.



Yahvé n'abandonne pas son serviteur aux mains des hommes de proie; il le soutient, il le délivre, et sa colère érase les iniques et les oppresseurs.

Il relève le petit de la poussière,
 Il retire le pauvre de la fange...¹
 Yahvé rend justice aux opprimés,
 Il donne la nourriture à ceux qui ont faim;
 Yahvé délivre les captifs;
 Yahvé ouvre les yeux des aveugles,
 Yahvé relève ceux qui sont courbés;
 Yahvé aime les justes,
 Et il renverse le dessein des méchants².

Ce sont ces humbles et ces pauvres (*anavim ébionim*), qui, au jour de l'invasion grecque, sauvèrent le judaïsme et maintinrent, à force de foi et de vaillance, l'héritage spirituel d'Israël. Et, pendant que les soldats de Judas Macchabée luttèrent contre les armées d'Antiochus et contre les Juifs apostats, le prophète Daniel proclame la loi de la grandeur et de la décadence des empires et prononce le *Méné, Méné, Téké, Oupharsin* sur les civilisations humaines. Elles se sont élevées l'une après l'autre, les bêtes de la mer; et leur puissance a passé, comme s'évanouissent les images d'un songe dans la nuit. Mais la domination du monde sera donnée au peuple élu par le Très Haut, et les saints posséderont la terre³.

Et lorsque les Hasmonéens instaurent à Jérusalem une monarchie profane, la plainte des justes et le cri du sang du juste se font entendre dans Hénoch. Les Voyants erient de nouveau: malheur aux riches, malheur aux puissants qui règnent sur la terre, car leurs jours sont comptés et voici pour eux le jugement!

Malheur à ceux qui édifient leur maison par le péché, car de tous leurs fondements ils seront arrachés, et ils tomberont sous le glaive; et ceux qui possèdent de l'or et de l'argent périront soudain dans le jugement.

Malheur à vous riches parce que vous vous confiez dans vos richesses; vous en serez privés, parce que vous ne vous êtes pas souvenus du Très-Haut au jour de votre richesse. Vous avez commis le blasphème et l'iniquité;

1) Psaume CXIII, 7, 8

2) Ps. CXLVI, 7 à 9.

3) Daniel, V, VII.

vous êtes mûrs pour le jour de l'effusion du sang, pour le jour des ténèbres et pour le jour du grand jugement¹.

Quand le Fils de l'Homme viendra, il détruira toute puissance profane : il brisera les instruments de guerre inventés par les mauvais anges ; et l'or et l'argent dont on se sert pour trafiquer, et le fer et l'airain dont on fait les armures fondront devant l'Élu de Dieu. Et les rois et les grands de la terre seront brisés, et leur domination inique sera abolie.

Le Fils de l'Homme fera lever les rois et les puissants de leurs couches, et les forts de leurs sièges ; il rompra les reins des forts, et il brisera les dents des pécheurs. Il renversera les rois de leurs trônes et de leur pouvoir, parce qu'ils ne l'ont pas exalté et qu'ils ne l'ont pas glorifié, et qu'ils n'ont pas confessé humblement d'où leur avait été donnée la royauté. Il renversera la face des forts, et il les remplira de honte ; les ténèbres seront leur demeure et les vers seront leur couche ; et ils ne pourront pas espérer se soulever de leur couche, parce qu'ils n'ont pas exalté le Seigneur des esprits².

Mais le jour de justice tardait à venir ; les temps étaient toujours plus difficiles ; les impies et les payens triomphaient. Après les Hasmonéens, Rome et les Hérodes.... Et loin du monde, où s'agitent les chefs de l'Église et les chefs de l'État, les fidèles souffrent en silence et attendent la délivrance. L'âme angoissée par le spectacle d'un monde inique et corrompu ils se réfugient en Dieu.

Seigneur tu es bon et miséricordieux, tu es le refuge du pauvre...
Tes oreilles écoutent la prière du pauvre plein d'espérance...
Dieu aura pitié des pauvres au milieu de la joie d'Israël³.

★★

L'ébionisme évangélique. — Ce sont ces pauvres d'Israël qui ont préparé le berceau de Jésus. C'est parmi eux que le maître a grandi, c'est parmi eux qu'il a recruté ses premiers disciples.

1) Hénoch, XCIV, 6 à 9.

2) Hénoch, XLVI, 4 à 6.

3) Psaume de Salomon, V, 1 ; XVIII, 3 ; X, 8.

C'est à eux qu'il a adressé sa prédication du Royaume de Dieu, l'évangile des béatitudes.

Nazareth, Capharnahum, Corazin, Bethsaïda, les humbles bourgades d'Orient... Il a vécu là avec les paysans et les pêcheurs de Galilée, au milieu des haillons et des misères de la foule. Et c'est dans ce cadre de vie simple et de civilisation patriarcale qu'il faut considérer la poésie religieuse du Sermon sur la montagne. Le peuple souffrait; mais les problèmes sociaux se posaient autrement pour les Galiléens du premier siècle que pour nos sociétés capitalistes à organisation centralisée. L'action de l'autorité politique restait indirecte, le luxe des rois de la terre paraissait étranger et lointain. Pour le pauvre qui savait faire son repas d'un gâteau de farine et de quelques figues, l'indigence n'était pas avilissante. Et le pieux Israélite se déclarait satisfait de la vie, pourvu qu'il pût rester fidèle à la loi de Dieu en labourant le champ de ses pères. « Regardez les oiseaux du ciel... regardez les lys des champs... » Jésus s'adresse aux travailleurs fatigués et chargés qui viennent l'écouter après le labeur du jour, et il les appelle à la vie libre et sereine. Il ne faut pas que les durs soucis de l'existence oppriment les âmes : Ne vous inquiétez de rien... le Père céleste veille sur vous; il donne le pain quotidien à ceux qui le lui demandent¹.

On ne doit pas chercher dans cet enseignement de générosité et d'idéalisme un système économique et social. « Donne à celui qui te demande, prête sans rien espérer... » Jésus prêche l'amour et le renoncement sans se préoccuper des lois de l'économie politique. Il n'était pas venu pour partager les héritages. Mais il a condamné le travail égoïste et mercenaire, et la lutte pour la richesse, ces deux conditions essentielles du progrès économique. La recherche et la possession des biens matériels endurent les cœurs. Celui qui s'amasse des trésors sur la terre oublie les réalités spirituelles, les seuls biens pour lesquels il vaut la peine de s'efforcer. Les Synoptiques nous ont conservé des *logia* très sévères contre les riches. Le Royaume de Dieu est pour les pauvres et non pour les satisfaits :

1) Matthieu, VI, 25 à 34.



Heureux vous les pauvres, car le Royaume des cieux est à vous,
 Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés!
 Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie!...
 Mais malheur à vous riches, car vous avez reçu votre consolation!
 Malheur à vous qui êtes rassasiés maintenant, car vous aurez faim!
 Malheur à vous qui riez maintenant, car vous mènerez le deuil et vous pleu-
 rerez¹.

Au jeune homme riche qui voulait le suivre, Jésus dit : « Vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi ! » Et comme le jeune homme s'en allait tout triste, Jésus ajouta : « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le Royaume de Dieu; il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu² ! »

La mort vient frapper l'insensé au milieu de ses entreprises, et il est enlevé tout à coup aux richesses où son âme s'est complue : « Il en est ainsi de celui qui thésaurise pour lui-même et qui n'est pas riche en Dieu³ ».

Le pauvre Lazare est porté par les anges dans le sein d'Abraham, tandis que le riche descend au shéol dans les tourments. Et Abraham dit au riche : « Mon enfant souviens-toi que tu as eu des biens pendant ta vie, tandis que Lazare a eu des maux; maintenant ici il est consolé et toi tu es dans les tourments⁴ ».

Les théologiens de tous les siècles, avec une admirable ingéniosité, ont essayé d'atténuer la vigueur et la rigueur primitive de ces paroles. Et sans doute on discutera encore longtemps pour savoir si Jésus admettait ou condamnait la propriété privée, si Jésus demandait ou ne demandait pas à ses disciples le renoncement absolu... La tendance ébionitique de l'enseignement du Seigneur n'en est pas moins manifeste : Jésus a exalté la pauvreté, et il a maudit la richesse comme une puissance impie et satanique « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon⁵ ! »

Jésus porte un jugement analogue sur toute puissance profane et sur les autorités établies au dessus des peuples. Les royaumes

1) Luc, VI, 20 à 22, 24, 25. Conf. Matthieu, V, 2 à 12.

2) Marc, X, 17 à 27.

3) Luc, XII, 16 à 21.

4) Luc, XVI, 19 à 31.

5) Matthieu, VI, 24.

de la terre sont à Satan, et il les donne à ceux qui se prosternent devant lui et qui l'adorent¹. Il n'y a rien de commun entre la loi des chefs des nations qui dominent les hommes par la force et l'idéal du Royaume de Dieu, la loi de l'amour.

Vous savez que les chefs des nations les oppriment, et que les grands exercent sur elles leur puissance. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur; si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous².

C'est de ce point de vue que Jésus juge et condamne les maîtres du jour : Les Sadducéens arrogants qui gouvernent le temple ne lui en imposent pas, et il chasse les vendeurs du parvis sacré. La puissance soupçonneuse d'Hérode ne l'effraie pas, et il répond aux menaces du tétrarque avec ce mépris souverain :

Allez dire à ce renard : « je chasse les démons et guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'aurai fini ».

Quant à la puissance romaine qui tenait la Palestine sous son joug de fer, elle devait paraître à Jésus, ainsi qu'à tous les vrais Israélites, inique et malfaisante. Rome était l'ennemie de Dieu, et pour que le Royaume de Dieu vienne, il fallait que Jérusalem fut purifiée de toute souillure étrangère, et que toute domination payenne fut abolie.

Cependant Jésus n'est pas un révolutionnaire, un *zélote*. Il reste indifférent vis-à-vis de l'autorité, aussi longtemps que l'autorité n'opprime pas l'homme intérieur; il ne se révolte pas. « Mon royaume n'est pas de ce monde... » Le fidèle ne revendiquera pas son droit contre le méchant, il abandonnera le manteau à celui qui veut plaider contre lui pour avoir sa tunique; et si quelqu'un le met en réquisition pour faire un mille, il en fera deux avec lui³. Il ira fort et libre au milieu des conventions humaines, sans se soucier de ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne peuvent tuer l'esprit.

La parole si souvent citée : « Rendez à César ce qui est à César

1) Matthieu, IV, 8, 9.

2) Marc, X, 42 à 44.

3) Matthieu, V, 39 à 42.



et à Dieu ce qui est à Dieu!¹ » n'a pas d'autre sens. C'est à tort que les exégètes y ont vu une reconnaissance de la valeur de *l'imperium*, une déclaration de loyalisme analogue à celle de Paul : « Toute autorité vient de Dieu!² » Jésus n'a jamais pensé mettre en parallèle César et Dieu, et à établir le moindre rapprochement entre ce que nous appelons les devoirs civiques et les devoirs religieux; il a seulement dit : Qu'importe César, et la monnaie frappée à son image, et le tribut qu'il faut lui payer. Ce sont là choses terrestres et éphémères qui ne peuvent avoir droit sur nos âmes. La seule chose qui importe, c'est de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Les valeurs qui demeurent, c'est Dieu et l'âme, l'âme et son Dieu!

Au reste la puissance de Satan va être détruite... La prédication de Jésus est dominée par la pensée de la fin du monde et de la venue du règne de Dieu. Toutes les institutions politico-sociales fondées sur la violence et sur l'orgueil des hommes ne sont que poussière bâtie sur poussière. Elles vont sombrer dans la grande crise. Dieu lui-même brisera ces édifices monstrueux; et les empires de la terre disparaîtront devant l'apparition victorieuse du Fils de l'Homme.

Alors on ne connaîtra plus de maîtres iniques et de riches oppresseurs. Le règne de la force sera aboli. Les opprimés cesseront de gémir et de souffrir, ils recevront enfin justice. Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Et la prophétie des béatitudes sera pleinement réalisée : Les pauvres et les humbles, ceux qui aiment et ceux qui servent seront les fils de Dieu; et les débonnaires et les pacifiques posséderont la terre.

Les premières communautés chrétiennes vont se développer dans cette atmosphère spirituelle. Au lendemain de la mort du maître, les disciples réunis à Jérusalem forment une secte de piétistes. Ils ont mis leurs biens en commun, et ils attendent dans un grand sentiment de paix et de fraternité le prochain retour du Seigneur.

1) Marc, XII, 13 à 17.

2) Romains, XIII, 1.



La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Personne parmi eux n'appelait sien ce qu'il possédait, mais toutes choses étaient communes entre eux...¹.

Et c'est aussi dans la pauvreté que les messianistes demeurés en Galilée ont conservé le dépôt sacré, la tradition évangélique. C'étaient des humbles qui travaillaient leur terre en silence. Le monde les ignorait. Ils souffraient en butte au mépris des orgueilleux Sadducéens, aux brutalités et aux oppressions des riches.

Mais que le frère pauvre ne craigne point, et qu'il se glorifie de son élévation ! Dieu a choisi les pauvres selon le monde, pour les faire riches dans la foi, et héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment².

Le monde passe et le Seigneur vient ! Apôtres, prophètes, évangélistes allaient de lieu en lieu pour annoncer la bonne nouvelle, sans pain, sans sac, sans monnaie dans leurs ceintures³. Et le petit troupeau attendait l'accomplissement des promesses « les reins ceints et les lampes allumées » fidèle, jusqu'à la fin à l'idéal d'Israël.

1) Actes, IV, 32, 33.

2) Jacques, II, 5. Sur les communautés galiléennes v. l'épître de Jacques et la Didaké.

3) Marc. VI, 7 à 9, conf. Didaké, XI à XIII.



LE MILIEU SOCIAL

Le christianisme et les classes populaires.

Il fallait que l'Évangile sortît de la terre juive et qu'il débordât le cadre trop étroit de la communauté ébionitique pour être porté aux nations dans le vaste moude.

Le christianisme devient alors une religion de cités. Il se propage dans les capitales populeuses et commerçantes de l'Empire romain. Paul l'apôtre des gentils va de ville en ville à travers les juiveries de l'empire. Les Juifs de la diaspora, artisans et commerçants, formaient en Asie, en Grèce, en Italie une population de faubourgs active et agitée.

Mais ce n'est pas seulement parmi les Juifs, c'est surtout parmi les prosélytes groupés autour de la synagogue, les craignant-Dieu, et parmi la foule « de toute tribu, de toute langue et de toute nation », la population mêlée des grandes villes méditerranéennes, que se fonderont les premières églises pauliniennes¹. Antioche, Éphèse, Thessalonique et Corinthe étaient des cités cosmopolites, centres d'affaires et de plaisir, et aussi centres de culture internationale et de syncretisme religieux. Ce n'est pas uniquement par sage politique missionnaire que les apôtres implantaient ainsi l'Évangile aux carrefours des peuples, c'est que la religion nouvelle était plus favorablement accueillie dans ces milieux nouveaux que par les vieilles races attachées à leur passé et à leur sol. Les vrais Grecs devaient rester longtemps étrangers et hostiles au christianisme. Les Athéniens avaient accueilli Paul avec une ironique indifférence : « Nous t'écouterons là-dessus une autre fois ! » Et il faudra de longues années pour que les vieux Romains reviennent de leur aristocratique mépris pour la « superstition détestable ». La première église de Rome était aussi peu latine que possible. On n'y parlait guère que le grec. Mais les Syriens, les Asiates, et toute la foule des

1) Conf. E. de Faye, *Des difficultés qu'éprouvait un intellectuel du II^e siècle à devenir chrétien*, 1910, p. 23, 24.

Graeculi sans traditions municipales, recevaient avec enthousiasme le message chrétien¹.

Ces premiers adeptes de l'Évangile appartenaient presque toujours aux classes inférieures. Ici encore la bonne nouvelle était annoncée aux humbles et aux pauvres. Dans les civilisations antiques la foule comptait pour très peu. Le gouvernement de la cité, fût-il démocratique, restait aux mains d'une oligarchie plus ou moins nombreuse; l'art antique, la littérature antique s'adressaient à une élite, au groupe des citoyens, à une minorité d'hommes libres. Il est un sentiment qui devait rester à peu près étranger aux Grecs et aux Romains, ces peuples dominateurs, c'est l'amour des humbles, le respect des humbles.

Tacite le grand historien moraliste parle avec une serene indifférence de la déportation de quatre mille affranchis, que l'on avait envoyés contre les brigands en Sardaigne! « Si le mauvais air abrégait leurs jours, le malheur ne serait pas grand! »

Obscurément, silencieusement, les multitudes souffraient. Et nul parmi les poètes ou les philosophes ne nous en a dit la plainte. Les petits de la terre portaient leur fardeau, sacrifiés aux exigences d'une société brutale, sans que personne se souciât de leur venir en aide. Mais dans le Nouveau Testament et dans la littérature du christianisme primitif, nous entendons pour la première fois le cri du peuple, les aspirations du peuple.

L'artisan Paul de Tarse écrit aux artisans qui composaient la communauté chrétienne de Corinthe avec ces fières paroles :

Voyez mes frères comment vous avez été appelés: Il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants ou de haute naissance; mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, il a choisi ce qui est faible selon le monde pour confondre les forts; oui ceux d'une condition inférieure dans le monde, les méprisés, Dieu les a choisis, ceux qui n'étaient rien, pour réduire au néant ceux qui étaient quelque chose, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu².

Relisons les salutations que l'apôtre écrivait lui-même, d'une main alourdie par le travail, à la fin des épîtres qu'il venait de

1) Tacite, *Annales*, II, 85.

2) I Corinthiens, I, 26 à 29.



dicter ; considérons ces noms, noms de petites gens, noms d'esclaves ou noms d'affranchis, avec des allures modestes ou pompeuses : Les gens de la maison de Chloë, Stéphanas, Fortunatus, Achaïcus, Amplias, Urbanus, Hérodion, Phlégon, Hermas, Patrobas, etc.¹.

C'est tout ce que l'histoire nous dit de ces obscurs disciples qui furent les prémices de l'Église pagano-chrétienne dans les villes d'Asie et d'Europe. Et cependant on voudrait pouvoir se les représenter tels qu'ils ont vécu, ceux qui se réunissaient dans la maison de Gaïus à Corinthe ou dans la maison d'Aquilas et Priscille à Rome, ceux du port de Cénchrées et ceux du Transtévère, et les chrétiens de Thessalonique et de Philippes qui, « dans de grandes épreuves et une excessive pauvreté », préparaient de riches libéralités pour les chrétiens de Jérusalem².

1) Romaius, XVI.

2) Voir les documents très suggestifs publiés par Deissmann, *Licht vom Osten*, 1908. Ce sont des papyrus, des ostraka et diverses inscriptions retrouvées dans les débris des anciennes cités d'Orient. A travers telles lettres écrites dans une langue incorrecte et diffuse, nous entrevoyons parfois la vie obscure et l'âme vivante des travailleurs d'Orient au siècle du Nouveau Testament :

Ici c'est le soldat Apion qui, après avoir échappé à un naufrage, écrit à son père une lettre touchante de simplicité et d'affection filiale. Il remercie le dieu Scrapis qui l'a sauvé au jour du danger. Il dit ses espérances d'avancement ; il se félicite naïvement de la bonne éducation qu'il a reçue dans la maison paternelle, p. 117 à 120, papyrus de Fayoum.

Là c'est une femme égyptienne, Irène, qui essaye de consoler une famille affligée. Elle pleure elle-même sur l'un des siens ; et le deuil des autres lui rappelle son propre deuil. Elle essaye d'exprimer ses condoléances, mais dans son âme douloureuse elle ne trouve pas de consolation : « Vraiment personne ne peut rien devant de tels malheurs ». P. 114 à 117, papyrus d'Oxyrhynchos.

Ou bien c'est l'enfant prodigue Antonius Longos qui adresse à sa mère cet appel angoissé :

« J'ai honte de revenir à Karanis car je suis en loques. Je t'ai écrit que je suis nu. Je t'en supplie, mère réconcilie-toi avec moi ! Au reste je sais que je me suis attiré tout cela. Je suis bien puni. Je le sais, j'ai péché... Mais tu sais que j'aimerais mieux devenir bossu que de devoir encore une obole à quelqu'un... Viens toi-même... Je te supplie... Je te supplie... »

P. 123 à 127, papyrus de Fayoum.

C'étaient des gens du peuple étrangers à la haute culture. Ce n'étaient pas nécessairement des esprits médiocres et grossiers. Quand nous parlons de la plèbe, nous pensons aux foules de nos grandes villes déprimées par le travail industriel et par la misère. Dans les pays méditerranéens, au temps de la civilisation gréco-romaine, les difficultés économiques n'arrivaient pas à étouffer la joie du cœur et l'élan de l'esprit. C'est la gloire du christianisme d'avoir su distinguer l'élite qui est au milieu de la foule, de lui avoir rendu conscience de sa dignité, de lui avoir donné un idéal. A toutes les âmes qui avaient faim et soif, à ces humbles qui cherchaient à tâtons, l'Évangile apportait la lumière. Des hommes de condition inférieure et sans instruction ont élevé leur esprit jusqu'aux problèmes les plus hauts de la pensée religieuse. C'est à eux que se sont adressés l'apôtre Paul et Jean d'Ephèse. Et c'est là l'un des griefs que les philosophes du II^e siècle formulent contre les chrétiens. Ils s'indignent de ce que des plébéiens ignorants, tout à fait dénués d'éducation, osent disserter des choses divines¹.

Ces humbles se sentaient attirés vers la communauté chrétienne par un grand besoin de vie fraternelle. Dans la décadence des anciennes institutions, lorsque le cadre de la cité tombait en ruines, les hommes aspiraient vers une solidarité nouvelle, surtout les petits parmi les hommes, « les faibles selon la chair », les *tenuiores*, ceux qui portaient le plus douloureusement le poids de la vie. A ceux-là l'Église offrait un asile, une île de paix. Le pauvre qui y était reçu ne se sentait plus isolé, perdu dans le monde inique et cruel, il avait des frères. Ce que les collègues payens avaient peut-être entrevu et n'avaient su faire trouvait pleine réalisation dans l'ecclésià. Une « fraternité » était créée dont les membres vivaient étroitement unis les uns aux autres. *L'agapé* était la vertu chrétienne par excellence, le

Ou bien encore c'est, dans une inscription funéraire, l'éloge d'un travailleur qui a simplement et vaillamment accompli sa tâche quotidienne :

« Daphnos, le meilleur parmi les jardiniers qui a maintenant atteint le but après avoir beaucoup travaillé », p. 227, épitaphe d'Ibedchik.

1) Minucius Félix, *Octavius*, § 12; Origène, *contre Celse*, III, 85, 89.

plus précieux de tous les charismes de l'esprit : Paul écrit aux Romains :

Tous tant que nous sommes, nous ne faisons qu'un seul corps en Christ et nous sommes membres les uns des autres¹.

Parmi ces petits de la terre, qui les premiers reçurent le message de la charité évangélique, il y avait beaucoup d'esclaves et d'affranchis. L'esclavage était la question sociale du monde antique. Malgré l'adoucissement des mœurs, malgré le progrès des idées humanitaires, l'esclave restait le paria de cette société. La loi romaine était sans pitié pour lui. Au temps où Sénèque affirmait solennellement que les esclaves sont des hommes comme les citoyens libres, « formés des mêmes éléments, qui jouissent du même ciel et qui respirent le même air », qu'il faut les traiter « comme des amis plus humbles »², quatre cents serviteurs innocents furent condamnés par le Sénat au dernier supplice, parce qu'ils avaient couché dans la maison de leur maître Pedanius Secundus la nuit où il a été assassiné. Et le sénateur Cassius légitimait ce jugement inique par la raison d'utilité publique, considérant que la « terreur était l'unique frein capable de contenir pareille engeance »³. Mais dans l'Église, il n'y avait plus « ni esclave ni libre, » tous étaient à Christ, postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse⁴. Jésus lui-même n'était-il pas descendu sur la terre sous la forme d'un esclave⁵, et n'avait-t-il pas dit : « Si quelqu'un veut être grand parmi vous qu'il soit l'esclave de tous⁶ ». Ainsi l'esclave retrouve sa dignité. Il est appelé au salut comme son maître, il devient un frère dans le Seigneur⁷. Dans le bel et sobre tableau qu'il fait de la vie des chrétiens Aristide a pu écrire :

Ils persuadent à leurs esclaves de devenir chrétiens, à cause de l'amour

1) Romains, XII, 5.

2) Sénèque, *Epist.*, XLVII, 1.

3) Tacite, *Annales*, XIV, 44.

4) Galates, III, 28, 29.

5) Philippiens, II, 7.

6) Marc, X, 43, 44.

7) Philémon, 16.



qui règne parmi eux. Et lorsqu'ils le sont devenus, ils les appellent sans distinction leurs frères ¹.

Cependant les chrétiens d'origine servile n'ont jamais été plus qu'une importante minorité. Plus nombreux sans doute étaient les hommes libres de la plèbe, artisans, petits boutiquiers, marchands ambulants. Celse parle avec mépris de ces hommes de basse condition, cardeurs de laine, cordonniers, foulons, qui exercent leur propagande parmi les misérables et les faibles d'esprit ². Il est vrai que les premiers missionnaires ont été souvent des ouvriers ou des colporteurs. Avec une étonnante facilité ces petites gens voyageaient et trafiquaient sur toutes les routes de l'empire ³. Et partout où ils passaient, ils annonçaient la vérité nouvelle, gagnant à l'Évangile leurs compagnons ou leurs clients. Ce sont sans doute des marchands qui ont les premiers prêché le nom de Christ à Rome. Ce sont aussi des marchands qui ont porté les lettres d'Ignace aux églises ⁴.

Aquilas et Priscille sont les plus remarquables parmi ces témoins du Christ. Chassés de Rome par l'Édit de Claude, ils reçoivent Paul à Corinthe, puis ils le précèdent à Éphèse, et lorsque Paul écrit son épître aux Romains, ils sont de nouveau à Rome. Les salutations de Romains XVI nous montrent la fréquence des relations entre les communautés de Grèce ou d'Asie et l'église de la capitale. Dans toutes les villes où il passait, le voyageur chrétien trouvait des frères qui le recevaient au nom du Seigneur ⁵.

Parmi les marchands il pouvait y avoir des chrétiens riches. A plusieurs reprises, les épîtres du Nouveau Testament et les écrits apostoliques mettent en garde contre l'avarice et la cupidité ⁶. Et même, dans certaines communautés de la deuxième

1) Aristide, *Apologie*, XV.

2) Contre Celse, III, 49, 50, 55, 59.

3) Voir l'étude de Zahn, *Weltverkehr und Kirche während der drei ersten Jahrhunderte* dans les *Skizzen aus dem Leben der alten Kirche* ², 1898 et Cagnat, *Le commerce et la propagation des religions dans le monde romain*, 1909.

4) Ignace aux Romains, X, 1.

5) Clément, I, 2.

6) Colossiens, III, 5, I Timothée, VI, 10; Barnabas, XIX, 6; Hérmès, *Sim.* IV, 5.

génération chrétienne, on avait vu la richesse croître et l'enthousiasme baisser :

Tu te dis, je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien, et tu ne vois pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu¹.

Mais ces riches n'étaient pas des *honestiores*, la fortune ne conférait pas la dignité sociale. Il y eut pourtant dans l'Église quelques membres nobles et haut placés. Il n'était pas rare que des matrones fussent attirées vers le judaïsme. Dans les grandes villes les synagogues juives avaient parmi les craignant-Dieu des protecteurs influents. Ici encore l'Églisc recueillit l'héritage d'Israël. Les Actes nous parlent de femmes grecques de haut rang qui, à Thessalonique et à Bérée, accueillirent favorablement la prédication de Paul². Plus tard Ignace, dans sa lettre aux Smyrniotes et dans la lettre à Polycarpe, salue Tavia et Alcé, deux riches protectrices de la communauté chrétienne, ainsi que la femme de l'épitropos³. Quelques vagues allusions des historiens payens, éclairées par des inscriptions des Catacombes laissent supposer que, dès la fin du premier siècle, il y avait des chrétiens dans les milieux officiels. Si la « superstition étrangère », pour laquelle fut jugée Pomponia Graecina au temps de Claude⁴, n'est pas nécessairement le christianisme, il est très probable que Flavius Clemens et sa femme Flavia Domitilla, qui furent condamnés par Domitien « pour crime d'athéisme », étaient chrétiens⁵. Le même Domitien frappa aussi d'autres membres de l'aristocratie romaine, parce qu'ils suivaient les « coutumes juives⁶ ».

Cependant l'importance de ces puissants selon la chair dans la vie de l'Église restait peu considérable. Même quand on était riche et noble, on devait éviter l'extérieur de la puissance mondaine et de la fortune; le luxe, l'éclat des plaisirs étaient une

1) Apocalypse, III, 17.

2) Actes, XVII, 4, 12.

3) Ignace aux Smyrniotes, XIII, 2; à Polycarpe, VIII, 2, 3.

4) Tacite, *Annales*, XIII, 32.

5) Suétone Domitien, XV. On a retrouvé dans les catacombes la sépulture de la famille Domitilla.

6) Dion Cassius, LXVII, 14.

impiété. Les pauvres considéraient avec quelque défiance ces chrétiens qui appartenaienent encore à moitié au monde par leurs intérêts matériels et par leurs relations sociales.

Écoute, dit le pasteur à Hermas : Il y a des gens qui n'ont jamais scruté la vérité, ni cherché à approfondir les choses divines, mais qui se contentent d'une foi superficielle, plongés qu'ils sont dans les affaires, les richesses, les amitiés avec les Gentils, et beaucoup d'autres tracas de ce monde. Tous ceux qui sont esclaves de ces vaités sont incapables de comprendre les allégories relatives aux choses divines, car leurs occupations les aveuglent, les perdent, les dessèchent¹.

Il faut donc que le riche renonce et qu'il s'humilie, il faut que les jouissances de ce monde et ses vaines richesses lui soient retranchées. Alors seulement il sera propre au Royaume de Dieu².

Le christianisme primitif s'adaptait assez mal aux intérêts et aux exigences des classes privilégiées. Mais ce n'était pas là l'unique ni la principale raison pour laquelle les grands de ce monde devaient rester éloignés de l'Église : pour devenir chrétiens il fallait qu'ils bravent l'opinion et qu'ils s'affranchissent du préjugé social. Quand on avait un passé, quand on appartenait à une famille considérable et considérée, il était sans doute difficile de frayer avec la plèbe. Il était plus difficile encore de prendre sa part du mépris et de la haine qui s'attachait au nom de chrétien. Les chrétiens étaient maudits comme des malfaiteurs et des infâmes. Or les nobles et les puissants ne sont pas toujours les plus courageux à lutter contre l'opinion de la foule.

1) Hermas, *Maud.*, X, 1 à 4, trad. A. Lelong. Pour les citations des Pères apostoliques et des Apologètes nous avons utilisé les *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme* publiés par H. Hemmer et P. Lejay.

2) Hermas, *Sim.*, IX, 30 à 31.

L'ÉTAT D'ESPRIT

L'homme nouveau. La nouvelle humanité. — Essayons de nous représenter l'état d'âme du chrétien primitif. Et d'abord il a conscience d'être un homme nouveau et d'appartenir à une nouvelle humanité.

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont devenues nouvelles¹!

On ne naissait pas chrétien, on le devenait. C'est par libre décision et après avoir rompu avec tout le passé, que l'on entrait dans la petite communauté des frères. Il y avait donc dans la vie du fidèle un avant et un après. Le vieil homme, l'homme charnel est mort avec ses égoïsmes, ses impuretés, ses idolâtries; l'homme spirituel a paru, l'homme régénéré pour la vie divine.

On nous a enseigné que vous devez, comme le réclame votre conduite passée, vous dépouiller du vieil homme, corrompu par les passions trompeuses, et vous renouveler par l'Esprit dans vos pensées², pour revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans la vraie justice et la vraie sainteté³...

C'est là l'une des idées fondamentales de la théologie paulinienne et le point décisif de l'expérience religieuse de Paul, l'apôtre du chemin de Damas. Il y revient à toutes les pages de sa prédication : Le vieil homme a été crucifié, le corps de péché a été détruit⁴; C'est la grande métamorphose, le renouvellement de l'esprit⁵; c'est l'affranchissement de la créature et la vie dans la liberté⁶.

Et ces conceptions se trouvent, exprimées avec plus ou moins de force et plus ou moins de pureté, dans les écrits deutéro-pauliniens et dans la littérature chrétienne de la seconde période. Nous lisons dans l'épître de Barnabas :

1) II Cor., V, 17.

2) Ephésiens, IV, 21 à 24.

3) Ephésiens, 8.

4) Romains, VI, 6.

5) Romains, XII, 2.

6) Romains, VIII, 21.

En recevant la rémission des péchés et en espérant au nom du Seigneur nous devenons des hommes nouveaux, et nous sommes complètement recréés¹.

Dans la théologie johannique nous trouvons une doctrine de la nouvelle naissance avec ces expressions caractéristiques : « naître de nouveau, naître d'en haut, naître d'eau et d'esprit ». Le chrétien est né de Dieu, il porte en lui la semence de Dieu.

Ceux qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés².

Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui; il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu³.

Cette palingénésie, cette renaissance de l'âme est l'œuvre de l'Esprit. L'Esprit (Esprit de Dieu, Esprit de Christ) est le principe mystérieux de la vie chrétienne. Il remplit les apôtres, les prophètes, les docteurs, il inspire le zèle des missionnaires et l'héroïsme des martyrs. Pénétrant jusqu'aux forces obscures et subconscientes de l'être, il produit les visions, les extases, les paroles inspirées, les guérisons, les miracles. Il est aussi donné à chaque chrétien, même à ceux qui n'ont pas de charisme spécial, et il produit alors les fruits de la vie sainte⁴.

L'homme régénéré, « l'homme pneumatique » est comme l'initié d'un grand mystère. En lui l'Esprit s'est substitué aux inclinations naturelles et perverses de la chair. Par un miracle d'en haut il a reçu la vie divine. Le sang de Christ l'a purifié⁵. L'eau du baptême le lave de ses souillures⁶, le pain et le vin de la Cène lui sont une « nourriture d'immortalité⁷. Enseveli avec le Christ par le baptême en sa mort, il marche en renouveau de vie⁸.

1) Barnabas, XVI, 8; conf. I Pierre, I, 3, 4, 23; II Clément, I, 4, 6, 7; Justin, 1^{re} Apologie, LXI, 10.

2) Jean, I, 12, 15; conf. III 3 à 7.

3) I Jean, III, 9; conf. *Odes de Salomon*, XI, XV, XXI.

4) V. le livre de Weinel, *Die Wirkungen des Geistes und der Geister im nachapostolischen Zeitalter*, 1899.

5) Hébreux, IX, 13, 14.

6) Barnabas, XI, 11. Hermas, *Sim*, IX, 16.

7) Ignace aux Ephésiens, XX.

8) Romains, VI, 4. Voir Reitzenstein *Die hellenistischen Mysterienreligionen, ihre Grundgedanken und Wirkungen* 1910, et Loisy *L'Initiation chrétienne* dans *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses* 1914, 3.

Et désormais il est comme mis à part au milieu des hommes. En face d'un monde déchu, esclave du péché, condamné à l'impuissance et à la mort, les chrétiens forment un peuple nouveau, une nouvelle race.

Paul, avec sa large vision des lois de l'histoire, montre comment le second Adam inaugure la seconde période du monde et fonde l'humanité de l'avenir. Désormais il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni esclave, ni libre, il n'y a plus que la nouvelle postérité d'Abraham, les héritiers de la promesse, qui ont revêtu l'homme nouveau, et Christ est tout en tous¹.

Et la première épître de Pierre célèbre en ces termes la destination divine de l'Éclésié :

Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, vous qui autrefois n'étiez pas un peuple, et qui êtes maintenant le peuple de Dieu².

La même idée est exprimée dans les premiers écrits apologétiques du II^e siècle le Kerygma Petrou, et l'Apologie d'Aristide.

Apprenez avec piété et avec justice ce que nous vous enseignons, et observez ces préceptes, rendant à Dieu par le Christ un culte nouveau. Nous trouvons en effet dans les Écritures que le Seigneur dit : Voici j'établis pour vous une nouvelle alliance, non comme celle que j'ai établie avec vos pères sur la montagne de l'Horeb. Il a donc établi pour nous une nouvelle alliance, car hellénisme et judaïsme sont périmés, et vous, vous êtes une troisième race qui lui rendez un culte nouveau : les chrétiens³.

Aristide divise l'humanité en trois espèces de peuples : les Idolâtres (Chaldéens, Hellènes, Égyptiens), les Juifs et les Chrétiens. « Les chrétiens sont issus de Jésus-Christ »⁴.

Entre l'Église et le monde la séparation doit être radicale. Le monde vit dans les ténèbres, et les fidèles sont les enfants de lumière, les enfants du jour ; ils brillent comme des flambeaux au milieu d'un peuple pervers et corrompu⁵.

1) Galates, III, 28 ; Colossiens, III, II.

2) I Pierre, II, 9, 10.

3) Kerygma Petrou dans Clément d'Alex., *Stromates*, V, 5, 41.

4) Apol. d'Aristide, II.

5) I Thessaloniens, V, 4 à 8 ; Philippiens, II, 15.

Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles, car quelle association peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quelle communauté entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Christ et Bélial? Ou quelle part le fidèle a-t-il avec l'infidèle? Et quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles? Nous sommes nous le temple du Dieu vivant selon ce que Dieu lui-même a dit : « J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple ». « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, dit le Seigneur, ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles », dit le Seigneur tout puissant¹.

Dualisme et messianisme. — Au point de départ de la piété chrétienne il y avait une conception dualiste du monde et de la vie morale. La grande doctrine juive et syncrétique, la lutte de Dieu contre l'Adversaire se donne libre développement. Il y a deux époques : le siècle présent, le temps mauvais, et le siècle avenir où le bien triomphera du mal; il y a aussi deux empires, l'un gouverné par Dieu et ses anges, l'autre gouverné par Satan et les esprits du mal.

Les chrétiens vivent dans un monde de surnaturel et de miracles. Les anges les ἀγγελοι et les ἑξουσιασται remplissent le ciel, la terre et l'air; l'univers est un champ d'elohim. Ici se rencontrent toutes les croyances populaires, toutes les mythologies orientales; mais elles sont le cadre grandiose d'un drame moral, le drame de l'histoire et de l'humanité. Saint Paul écrit aux Éphésiens :

Frères fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les dominateurs de ce monde des ténèbres, contre les esprits du mal des régions de l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et, après avoir tout surmonté, rester debout².

1) II Corinthiens, VI, 14 à 18. — V. dans Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums in den drei ersten Jahrhunderten*, 1906, le chap. Die Botschaft von dem neuen Volk und dem dritten Geschlecht., I, p. 206 à 234.

2) Éphésiens, VI, 10 à 13.



Satan le chef de ce siècle, le prince de ce monde¹, cherche à anéantir l'œuvre de Dieu. Le monde est sous l'empire des démons. Ce sont les démons qui tourmentent les hommes, s'emparant de leur âme et de leur corps. C'est d'eux que viennent les malheurs et les maladies. Et dans l'Église, ceux qui ont reçu le charisme, les guérisseurs et les exorcistes, chassent les démons au nom de Jésus². Ce sont aussi les démons qui inspirent les actions mauvaises des hommes, les immoralités et les iniquités d'une société corrompue. C'est en leur nom que sont bâtis les temples payens, c'est à eux que sont offerts les sacrifices³. Les démons gouvernent les peuples et dirigent la société payenne; ils sont les maîtres des nations, et tous ceux qui veulent posséder, trafiquer et dominer doivent les adorer et se prosterner devant leurs idoles⁴. Tout les obstacles que les chrétiens rencontrent sur leur chemin, la haine du monde, les persécutions par lesquelles les tyrans impies cherchent à étouffer l'Église de Christ, sont l'œuvre des démons⁵. Enfin des démons tourmentent les fidèles, les assiègent de tentations et cherchent à les entraîner au péché. Le diable rôde comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer⁶.

Jésus a paru pour anéantir les œuvres du diable et pour la ruine des démons⁷. Et maintenant la lutte décisive est engagée entre Christ et l'Adversaire, entre les enfants de Dieu et les enfants du diable⁸. L'issue de cette lutte est certaine : « J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair » disait Jésus. Et le chrétien comme son maître voit par avance les démons précipités dans l'abîme, et les puissances du mal vaincues et brisées. Une ardente certitude et un vigoureux enthousiasme remplissent les cœurs :

Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde; et c'est ici la victoire par laquelle le monde sera vaincu : notre foi⁷.

1) II Corinthiens, IV, 4, Jean, XIV, 30; conf. Ascension d'Esaië « Béliel le grand prince, le roi du monde. »

2) Actes, XIX, 12; Justin, II^e Apologie, VI, 6.

3) I Corinthiens, X, 19, 20.

4) Apocalypse, XIII, 4, 14, 17.

5) I Corinthiens III, 8; Justin, I^{re} Apol., V, I.

6) I Pierre, V, 8; Hermas, *Mand.*, IV, III, 4, 6.

7) I Jean, III, 8; Justin, II^e Apol., VI, S.

8) I Jean; V, 4.

Le christianisme primitif était la religion de l'espérance. Les chrétiens attendent « la grande révélation des enfants de Dieu, » la parousie du Seigneur qui doit revenir du ciel pour sauver son Église et pour juger le monde. Depuis la première prédication de la Pentecôte jusqu'aux dernières paroles de l'Apocalypse c'est partout le même message, la même prière, la même prophétie.

Maran athá Le Seigneur vient!
Voici je viens bientôt!
Amen Seigneur Jésus viens¹.

La parousie du Seigneur est proche. Les temps sont révolus ; les ténèbres payennes se dissipent, et déjà les voyants aperçoivent, à l'horizon les signes de l'aurore messianique.

Vous savez en quel temps nous sommes. L'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil, car le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons embrassé la foi. La nuit est avancée, le jour approche².

Les démentis de l'histoire ne peuvent ébranler cette foi en l'avenir. Elle subsiste, toujours ardente, pendant la deuxième génération chrétienne. Les premiers témoins du Christ étaient descendus au tombeau l'un après l'autre, et la promesse n'était pas encore accomplie. Il y avait des découragés et des sceptiques qui se disaient : « Voilà ce que nous avons entendu répéter à nos pères ; et maintenant nous sommes parvenus à la vieillesse, et rien de tout cela ne se réalise pour nous »³. Mais l'espérance est éternelle ; la vision messianique reste toujours la grande consolation. Elle fortifie les mains languissantes et affermit les genoux chancelants :

Jean d'Éphèse attend toujours la dernière heure et voit dans les hérésies de son temps les signes de l'Anti-Christ⁴. Barnabas calcule les périodes du monde, et annonce la venue du grand sabbat, le règne des élus⁵. Papias attend un royaume terrestre du Messie, et il décrit d'après les logia Kyriou les temps bénis

1) I Corinthiens, XVI, 22; Apocalypse, XXII, 20, 21.

2) Romains, XIII, 11, 12.

3) I Clément, XXIV.

4) I Jean II, 18, 19.

5) Ep. Barnabas, XV.

où chaque vigne donnera par milliers des fruits merveilleux¹. Ignace se sait aux derniers temps, où la longue patience de Dieu aura son terme et se changera en jugement². La II^e de Pierre et l'homélie de Clément annoncent l'incendie du monde, le terrible *dies irae*!. Même au moment où s'accomplit l'alliance de l'Évangile et de la pensée grecque, au temps des gnostiques et des apologètes, la passion eschatologique persiste toujours. Et dans son dialogue avec Tryphon, Justin le chrétien philosophe développe sa doctrine millénariste, dont Platon eut souri comme d'une fantaisie de Barbare. Il y aura une résurrection de la chair; les chrétiens se rassembleront à Jérusalem, et, pendant mille ans, ils se réjouiront avec le Messie et avec les patriarches et les prophètes³.

Le dualisme et l'attente anxieuse de la parousie devaient aboutir à un idéalisme ascétique. Tout en vivant et en luttant dans le monde, le chrétien se sent étranger et voyageur sur la terre. Il n'a pu trouver droit de cité dans ce siècle mauvais, parmi les hommes pécheurs; alors il regarde vers le Royaume qui vient du ciel. Il n'appartient plus à ce monde, il appartient à la Jérusalem d'en haut⁴.

Nous sommes citoyens des cieux...⁵.

Nous n'avons pas ici bas de cité permanente,

Nous cherchons celle qui est à venir⁶.

Je vous exhorte comme des étrangers et des voyageurs⁷.

Et cependant le chrétien n'est pas un fatigué de la vie. Son ascétisme ne consiste pas à fuir le monde. Les églises ne sont pas des conventicules de contemplatifs. L'ascétisme chrétien est une conception héroïque de la vie; il consiste dans la joyeuse indépendance de l'âme, dans un désintéressement superbe vis-à-vis des choses visibles qui ne sont que pour un temps. C'est

1) Irénée *Adversus Haereses*, V, 33, 3 et suiv.

2) Ignace aux Ephésiens, XI.

3) II Pierre, III, 10 à 13, II Clément, XVII, 7. Conf. Jude, 5 à 7.

4) Justin, Dialogue avec Tryphon, LXXX à LXXXII.

5) Galates, IV, 26.

6) Philippiens, III, 20.

7) Hébreux, XIII, 14.

8) I Pierre, II, 11.

l'enthousiasme du lutteur qui combat « le beau combat de la foi ». Le chrétien regarde vers l'avenir, il tend ses efforts vers l'humanité de demain. Qu'importent dès lors les agitations d'un monde qui passe. Paul écrit aux Corinthiens :

Frères le temps est court. Désormais que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient point; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie, ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient point, car la figure de ce monde passe¹.

Et Hermas exhorte les fidèles à ne pas s'attacher aux biens et aux joies d'une cité étrangère, et à ne pas acquérir les richesses des payens. Car ce monde ne peut nous donner le bonheur et la paix, nous ne saurions l'accepter comme notre patrie et reconnaître ses lois :

Vous savez que vous, les serviteurs de Dieu, vous habitez sur une terre étrangère; votre cité est loin de cette cité. Si donc vous connaissez votre cité, la cité que vous devez un jour habiter, pourquoi achetez-vous ici des champs, des meubles somptueux, des palais, des habitations superflues? Qui fait ces acquisitions pour la cité d'ici, ne songe évidemment pas à retourner dans sa propre patrie. Insensé, iudécis, infortuné! Ne vois-tu pas que tout ces biens te sont étrangers et au pouvoir d'un autre?... Réfléchis donc: tu habites sur une terre étrangère, n'acquiesce que ce qui est nécessaire à tes besoins, et tiens-toi prêt. Et lorsque le despote de cette cité voudra t'expulser parce que tu n'obéis pas à sa loi, tu sortiras de sa ville, sans dommage et le cœur plein de joie, pour aller dans ta cité et y vivre selon ta propre loi².

En attendant le monde durerait et il fallait y vivre. La loi de la cité terrestre s'imposait brutalement aux messianistes. Entre l'idéal évangélique et les réalités politiques et sociales le conflit était inévitable.

« Je suis venu allumer un grand feu sur la terre, avait dit Jésus, je suis venu apporter l'épée et la division »³.

1) 1 Corinthiens, VII, 29 à 31.

2) Hermas, *Sim.*, I 1 à 3, 6.

3) Matthieu, X, 34, 35.



LE CONFLIT

1° Contre l'imperium.

L'homme antique restait étroitement dépendant du groupe familial et social, tribu, peuple, cité. Toute sa vie s'écoulait sur la terre de ses pères, près des tombeaux où ils reposaient et des temples où l'on adorait les dieux protecteurs. Il appartenait tout entier à la cité, avec ses biens, ses travaux, sa pensée. En dehors de la terre sacrée, il n'y avait que pays étranger et peuple ennemi. Et c'était le plus grand de tous les malheurs pour un homme que d'être chassé loin de sa ville et loin de ses dieux, et de s'en aller mourir sur une terre étrangère.

Cependant à l'époque de la propagande chrétienne, le régime municipal et national était fortement ébranlé. Après des siècles de révolution et de crises, la cité se survivait comme une institution vénérable mais fort diminuée de son importance politique.

L'horizon humain s'était élargi. La foi aux anciens dieux et aux anciennes traditions diminuait. La philosophie apportait de nouvelles conceptions du monde et de la divinité, cependant que les cultes syncrétiques de l'Orient, les mystères, tendaient à remplacer la religion nationale dans l'âme de la foule. D'autre part la conquête d'Alexandre et la conquête romaine avaient brisé définitivement les vieux cadres, changé les conditions de gouvernement, et rapproché peuples et cités sous une domination commune¹.

L'*imperium romanum* fondait un idéal politique nouveau. De Bretagne en Afrique, et d'Espagne aux déserts d'Arabie, l'humanité civilisée tendait à devenir une. Elle n'avait plus désormais qu'un seul maître, le César, et qu'une seule capitale, la Ville

1) Voir Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, 1890, p. 415 à 456 et Adolphe Reinach dans *l'Hellénisation du monde antique*, 1914, p. 169 à 262.

Urbs. La conquête avait été impitoyable; Rome victorieuse était très dure pour les vaincus. Mais on avait oublié ces jours mauvais, et la loi romaine apparaissait utile et bienfaisante. Elle fondait la justice et la paix. Après le despotisme oriental, après l'anarchie grecque, l'organisation romaine marquait un progrès de l'humanité, l'avènement de la plus haute civilisation que les peuples eussent encore connue. Le vieux monde allait enfin se reposer; et le rêve sibyllin de paix éternelle et d'universel bonheur semblait se réaliser. Par trois fois Auguste avait fermé le temple de Janus; et le poëte Horace s'écriait plein d'admiration et d'enthousiasme :

Le bœuf erre en sûreté dans les champs; Cérès et l'Abondance fécondent les campagnes, et sur les mers paisibles voguent de toutes parts les navigateurs¹.

Et une inscription d'Halicarnasse en l'honneur du dieu Auguste célébrait le bonheur des peuples :

La terre et la mer se réjouissent à cause de la paix, les villes sont florissantes dans l'ordre, dans la concorde et dans la richesse, et toute espèce de biens nous sont donnés en abondance².

La reconnaissance, le loyalisme et la servilité des peuples furent sans limite. Ils s'exprimèrent dans le culte de la déesse Rome et de l'empereur divinisé. La religion du *Divus Augustus* s'était répandue dans tout l'empire, et en Orient et en Occident elle tendait à dominer les cultes locaux et nationaux. On adorait l'empereur défunt déifié par décret du Sénat; mais même de son vivant, le maître recevait les honneurs divins. Auguste, malgré de prudentes protestations, vit les foules enthousiastes élever des temples et des autels à son génie. Les peuples et les villes d'Asie habitués depuis longtemps à se prosterner devant le despote donnèrent l'exemple. Bientôt Rome et l'Occident suivirent, et l'apothéose impériale fut la plus populaire et la plus durable de toutes les réformes religieuses de ce siècle. Chaque année, les délégués de la province se réunissaient au sanctuaire impérial

1) Horace, Odes, IV, 5, 16.

2) Inscript. d'Halicarnasse dans P. Wendland, *Die hellenistisch römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*³, 1912, p. 410, et Harnack, *Reden und Aufsätze*, 1904, p. 312.

du chef-lieu pour célébrer le jour de naissance du prince ou l'anniversaire de ses victoires. Ils offraient des sacrifices, des fêtes, des jeux publics en l'honneur du César Dieu. Puis ils nommaient un prêtre qu'ils appelaient ἀρχιερεύς, *sacerdos ad aram Caesaris nostri, flamen Romae Divorum*. Mais à côté de ces grandes organisations provinciales, il y avait jusque dans les plus obscurs municipes des prêtres et des associations religieuses qui célébraient assidûment les rites de la religion augustale. Enfin le génie de l'empereur reçut place au culte du foyer. Les images de Jules César et d'Auguste, plus tard celles d'Antonin et de Marc-Aurèle, furent adorées dans les familles avec les dieux Pénates¹.

C'était là une phase décisive dans l'évolution religieuse et sociale du monde antique. Les divinités poliades ont fait leur soumission et ont accepté la loi du vainqueur. Et Rome est maintenant la cité universelle, la patrie des peuples, le centre de l'*Orbis terrarum*.

En face de l'autorité romaine et de l'*imperium*, l'attitude des chrétiens paraît d'abord avoir été une passivité respectueuse. Dans sa lettre aux Romains, Paul exprime avec beaucoup de force son loyalisme. Il faut se soumettre à l'autorité du magistrat, car cette autorité vient de Dieu.

Que chacun soit soumis aux puissances régnautes, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été iustituées par Dieu; en sorte que celui qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre établi par Dieu; et ceux qui résistent (à l'ordre établi par Dieu) s'attirent une condamnation. Les magistrats en effet ne sont pas à redouter pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises. Veux-tu ne pas avoir à redouter l'autorité, fais le bien, et tu obtiendras son approbation, car elle remplit de la part de Dieu auprès de toi un ministère pour le bien. Mais si tu fais le mal, tremble, car ne n'est pas en vain qu'elle porte l'épée, elle remplit de la part de Dieu un ministère de colère et de vengeance contre celui qui fait le mal. Il faut donc être soumis non seulement par crainte du châtiement, mais par devoir. Et voilà pourquoi vous payez des impôts. Les magistrats en effet sont des fonctionnaires de Dieu occupés à remplir

1) Pour l'histoire de la religion impériale V. G. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 1874, 1, p. 122 à 208, et l'étude plus récente et très complète de G. Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains*, 1891. Textes dans Wendland, *op. cit.*, p. 406 à 411.

cette fonction. Reudez donc à chacun ce qui lui est dû : A qui vous devez l'impôt donnez l'impôt, à qui vous devez redevance donnez redevance. A qui vous devez la crainte donnez la crainte, à qui vous devez l'honneur donnez l'honneur¹.

Il est probable que ces paroles avaient une intention polémique. Il y avait sans doute parmi les membres de l'église de Rome des chrétiens radicaux, fidèles à la tradition ébionitique du judaïsme et systématiquement hostiles à toute puissance mondaine². Paul leur répond avec une grande sagesse et maintient l'idéal évangélique en dehors et au-dessus de toute politique révolutionnaire.

Ici il convient de se rappeler que l'apôtre était citoyen romain. Pour un Juif ce titre n'était certainement pas comparable au titre de noblesse israélite : « Hébreu, fils d'Hébreu, né de la race d'Abraham ! » Cependant Paul aime à revendiquer devant les représentants du pouvoir son droit de cité romaine, qu'il tient de ses pères et non d'un simple achat.

En outre, dans ses voyages missionnaires ce puissant organisateur, fondateur d'églises et conducteur d'hommes, n'a pas été sans apprécier les bienfaits de l'ordre romain. La police avait été quelquefois malveillante pour le simple ouvrier itinérant ; mais d'une manière générale, on peut constater que les Juifs ont sans cesse poursuivi Paul de leurs calomnies et de leurs embûches, tandis que les juges romains l'ont plus d'une fois sauvé du fanatisme de ses ennemis. La persécution n'avait pas encore mis le christianisme en conflit avec l'empire. Le fidèle n'avait pas eu à choisir entre la volonté de Dieu et la loi de César. Il était donc naturel que l'apôtre considérât favorablement l'autorité du magistrat et y vît vraiment un instrument de justice³.

1) Romains, XII, 1 à 7.

2) C'est l'opinion de Renan *Saint Paul*, p. 475 et de Weinel, *Die Stellung des Urchristentums zum Staat*, p. 15.

3) De nombreux critiques ont vu dans le *κατέχων* de II Thessaloniens, II, 3 à 10, la puissance romaine qui contient l'agitation juive et empêche l'Anti-Christ de se manifester. Cette interprétation se fonde sur des arguments assez vraisemblables : A l'heure où il écrivait Paul avait à lutter à Corinthe contre la haine des Juifs, qui devaient le traîner devant le proconsul Gallion. Mais sans doute est-ce là beaucoup trop préciser les traits



L'attitude de Paul paraît être restée l'attitude officielle du christianisme primitif. L'auteur des Pastorales recommande lui aussi de prier pour les autorités, et de leur rester fidèlement soumis.

Je t'exhorte avant tout à faire des prières, supplications, intercessions et actions de grâce pour tous les hommes, pour les rois, pour tous ceux qui sont au pouvoir, afin que vous puissiez vivre paisiblement, tranquillement, en toute piété et toute honnêteté¹.

Rappelle aux fidèles qu'ils ont à se soumettre aux autorités, aux puissances, et qu'ils doivent leur obéir...²

Un autre paulinien, le médecin Luc, racontant la vie du Seigneur et les gestes des apôtres, relevait avec un grand zèle apologétique la bienveillance équitable des autorités romaines vis-à-vis du christianisme naissant. Les Juifs sont seuls responsables de la mort de Jésus. Le procureur avait reconnu son innocence et il désirait le sauver; mais il a dû l'abandonner aux sanhédristes³.

De même Festus avait écouté favorablement le message de Paul, et il aurait relâché l'apôtre, s'il n'en avait appelé à César. Les chrétiens n'étaient donc pas des ennemis de l'Empire, et l'Empire n'était pas hostile aux chrétiens.

Cependant les événements devaient démentir cet optimisme. Bientôt les chrétiens seront calomniés par les payens et poursuivis par l'autorité comme des malfaiteurs. N'importe, ils restent jusqu'au bout des sujets fidèles, n'opposant aux persécutions que l'admirable patience de leurs martyrs. N'est-ce pas un suffisant privilège que d'avoir pris part aux souffrances du Christ?

Soumettez-vous à cause du Seigneur à toutes les autorités instituées par les hommes, au roi comme souverain, aux gouverneurs comme délégués par lui pour châtier les malfaiteurs et approuver les gens de bien. C'est la volonté de Dieu que, par votre bonne conduite, vous imposiez silence aux

d'une tradition secrète compréhensible aux seuls initiés. Le *κατέχων* était comme l'Anti-Christ un héros d'apocalypse.

1) I Timothée, II, 1, 2.

2) Tite, III, 1.

3) Cette tendance anti-juive est plus sensible encore dans l'Évangile de Jean. Pilate cherche à plusieurs reprises à sauver Jésus. Voir l'étude de Goguel, *Les chrétiens et l'empire romain d'époque du N. T.*, 1908, p. 40 à 43.

insensés qui vous méconnaissent. Comportez-vous en hommes libres, non en hommes dont la liberté n'est qu'un voile qui cache le vice, mais en serviteurs de Dieu. Soyez respectueux pour tout le monde, aimez les frères, craignez Dieu, respectez le roi¹.

Mes biens-aimés ne soyez pas surpris de l'incendie qui s'allume au milieu de vous pour vous éprouver, comme s'il arrivait quelque chose d'étrange, mais réjouissez-vous d'avoir part aux souffrances du Christ... Si vous êtes outragés pour le nom du Christ vous êtes heureux. Qu'aucun de vous ne soit puni comme meurtrier, comme voleur, comme malfaiteur, comme s'ingérant dans les affaires d'autrui, mais si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en rougisse pas, qu'il glorifie Dieu au contraire de porter ce nom-là².

Vers la même époque Clément de Rome écrivant aux Corinthiens leur proposait cette belle prière pour les princes et ceux qui gouvernent la terre.

Reuds-nous soumis
 A ton nom très puissant et très excellent,
 A nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre.
 C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté,
 Par ta magnifique et indicible puissance,
 Afin que connaissant la gloire et l'honneur que tu leur as départis,
 Nous leur soyons soumis,
 Et nous ne contredisons pas à ta volonté!
 Accorde-leur, Seigneur, santé, paix, concorde, stabilité,
 Pour qu'ils exercent sans heurt la souveraineté que tu leur as remise.
 Car c'est toi, Maître céleste, roi des siècles,
 Qui donnes aux fils des hommes
 Gloire, honneur, pouvoir sur les choses de la terre.
 Dirige, Seigneur, leur conseil suivant ce qui est bien,
 Suivant ce qui est agréable à tes yeux;
 Afin qu'exerçant avec piété,
 Dans la paix et dans la douceur
 Le pouvoir que tu leur as donné,
 Ils te trouvent propice³.

Cette constante affirmation d'obéissance et de fidélité reviendra à toutes les pages de la littérature apologetique. Aristide, Justin rappellent à l'empereur qu'en dépit de la calomnie et des préjugés populaires, il n'y a pas de sujets plus irréprochables que les chrétiens.

- 1) I Pierre, II, 13 à 17.
- 2) I Pierre IV 12 à 16.
- 3) I Clément, LX, 4; LIX, 1, 2.

Vous trouverez en nous, écrit Justin, les amis et les partisans les plus zélés de la paix¹.

Il ne faut pas cependant se méprendre sur l'importance de ces déclarations. Elles n'étaient pas une reconnaissance de la valeur de l'État. Sans doute l'*imperium* est un fait, une institution voulue de Dieu... Dieu a établi les rois et les magistrats pour gouverner la société terrestre. Cette société n'en est pas moins mauvaise. Elle doit un jour disparaître, elle est mûre pour la destruction. Dès lors qu'importe au chrétien l'organisation politique. Sa soumission aux puissances établies ne saurait être que l'adhésion provisoire à un régime passager.

En réalité le chrétien appartenait à Christ et non à l'État. Le principe fondamental de la cité antique : *Salus rei publicae suprema lex esto!* ne pouvait être accepté par l'homme spirituel. Il pouvait se soumettre à la loi, mais son âme restait libre. Il pouvait payer l'impôt et prier pour les gouvernants, mais son zèle civique ne pouvait pas aller plus loin. Or cette obéissance passive ne suffisait pas à la patrie romaine. L'État a besoin de citoyens actifs, de magistrats et de soldats, et non pas seulement de sujets résignés. Lorsque Justin dans sa première apologie proteste que les chrétiens ne cherchent pas un royaume humain, mais qu'ils attendent le Royaume de Dieu, il veut montrer que l'Église n'est pas un parti de révolutionnaires, mais il affirme aussi que les chrétiens sont des idéalistes irréconciliables auxquels les réalités politiques de l'heure restent étrangères.

Notre espérance n'est pas de ce temps présent²...

La Cité de Dieu dominait infiniment le cadre de la cité terrestre. Le Royaume qui vient du ciel doit s'étendre bien au-delà des frontières de l'Empire, il embrasse l'humanité, ceux d'Orient et ceux d'Occident, les Romains et les Barbares. Et avec une clarté et une audace sereines, l'auteur anonyme de l'Épître à Diognète expose le programme de cet internationalisme chrétien.

1) I^e Apologie, XII, 1.

2) Justin, I^{re} Apologie, XI, 2.



Les chrétiens ne se séparent des autres hommes ni par le territoire, ni par la langue, ni par les habitudes extérieures, et pourtant ils mènent aux yeux de tous un genre de vie admirable et qui tient du prodige. Ils résident chacun dans sa patrie, mais comme s'ils ne faisaient qu'y passer; ils participent à tout comme citoyens, ils endurent tout comme étrangers. Point de contrée étrangère qui ne leur soit une patrie, point de patrie qui ne leur soit étrangère... On les maudit et ils bénissent; on les outrage et ils ne répondent que par le respect. Ils font le bien et on les condamne à mort comme des scélérats; mais condamnés à mort ils se réjouissent, parce que dans la mort ils trouvent la vie. Les Juifs les haïssent comme des payens, et les payens les persécutent, mais leurs ennemis ne sauraient préciser le motif de leur haine. Bref ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du corps, les chrétiens sont disséminés par toutes les villes du monde. L'âme réside dans le corps, mais elle ne provient pas du corps, les chrétiens habitent dans le monde, mais ils ne sont pas du monde¹.

Et à la fin du siècle Tertullien exprimera la même pensée avec un laconisme impitoyable.

Pour nous chrétiens rien n'est si étranger que la république. Nous ne reconnaissons qu'une république, celle de tous les hommes, le monde².

Ainsi malgré la prudence conciliante des sages, le divorce devait s'affirmer entre l'idéal chrétien et l'idéal antique. Ce divorce, les chrétiens ont pu ne pas le désirer, ils n'ont même pas toujours soupçonné la portée révolutionnaire de leurs principes. La séparation n'en était pas moins nécessaire et radicale. Qu'y avait-il de commun entre les deux cités, entre le César et le Christ!

L'indifférence des chrétiens vis-à-vis de la politique romaine devait, devant les prétentions de la religion impériale, se changer en protestation indignée.

Nous savons par les témoignages de Tacite et de Suétone que les abus de l'apothéose impériale scandalisèrent les consciences droites et les esprits éclairés, même parmi les payens. Lorsque l'empereur divinisé s'appelait Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, on pouvait en célébrant son culte exalter les sentiments de gravité

1) Ep. à Diognète, V, VI.

2) Tertullien Apol., XXXVIII. Voir l'étude très complète de Guignebert : *Tertullien et ses sentiments à l'égard de l'empire et de la société civile*, 1901. Conf. p. 182.

romaine et de grandeur morale. Mais plus d'une fois il arriva que l'avilissement du prince devint trop profond pour ne pas compromettre la valeur de la religion officielle.

Caligula prenait tragiquement au sérieux sa divinité et il faisait condamner aux mines ceux qui ne l'adoraient pas avec assez de zèle.

Caligula fit venir de Grèce les statues des dieux les plus célèbres pour leur perfection ou par le respect des peuples, entre autres celle de Jupiter Olympien. Il leur fit ôter la tête et mettre à la place celle de ses statues... Quelques-uns le salueaient du nom de *Jupiter latin*. Il eut un temple, des prêtres et les victimes les plus rares... Les plus riches citoyens briguaient avidement ce sacerdoce¹.

Néron institua un culte en l'honneur de Poppée qu'il avait tuée d'un coup de pied, et le vertueux Thréase fut condamné à mort parce qu'il refusait de jurer par les actes du divin Auguste et du divin Jules et de croire en la divinité de Poppée².

Domitien fut un dieu jaloux. Il s'attribua dans ses actes publics, et même dans la vie ordinaire les appellations de Seigneur et de Dieu.

Lorsque Domitien fut parvenu à l'empire, il osa dire au Sénat que son père et son frère n'avaient fait que lui rendre ce qu'il leur avait donné... Il poussa l'insolence jusqu'à dicter une lettre au ministre : « Notre Seigneur et notre Dieu ordonne »..., et depuis ce jour là il fut ordonné qu'on l'appellerait ainsi³.

Mais pour les chrétiens il n'importait que le maître fût bon ou mauvais, sage ou fou ; les adorations qu'on lui rendait étaient une impiété et un blasphème. Il n'y avait qu'un seul Dieu. On ne pouvait faire d'un homme un dieu. Les dieux payens n'étaient que de vaines idoles ou des démons. Le chrétien ne pouvait sacrifier aux démons.

Déjà les Juifs avaient ouvertement résisté. Lorsque Pilate avait voulu introduire dans Jérusalem les enseignes romaines portant l'image impériale, le peuple s'était révolté. Sous Caligula, les Juifs de Jamnia renversèrent un autel qu'on avait élevé en l'hon-

1) Suétone, *César*, Caligula XXII.

2) Tacite, *Annales*, XVI 22.

3) Suétone, *Domitien*, XV, V. Beurlier, *op. cit.* p. 27 à 40.

neur du César Dieu. Dans sa colère l'empereur ordonna au légat Pétronius d'installer sa statue dans le temple de Yahvé. Il fallut la prudence de Pétronius et la mort de l'empereur pour éviter cette abomination.

Mais il y avait dans l'opposition chrétienne quelque chose de plus que dans l'opposition juive. La religion césarienne n'était pas seulement une idolâtrie, elle apparaissait aux chrétiens comme une caricature satanique de la religion du Christ.

Comme le Christ, l'empereur recevait les titres de Fils de Dieu, *Divi filius* θεοῦ υἱός de Seigneur *Dominus* κύριος de Sauveur σωτήρ τοῦ κόσμου, σωτήρ τῆς οἰκουμένης. Quand on parlait de la venue du prince ou l'appelait sa parousie, son épiphanie παρουσία, ἐπιφάνεια, *adventus*.

Dans une inscription découverte à Priène en Asie Mineure, et qui date de l'an IX av. J.-C. l'assemblée de la province d'Asie saluait en Auguste le Dieu Sauveur dont la naissance a été pour le monde le commencement d'un monde nouveau, l'annonce d'un évangile de bonheur et de joie :

La Providence qui dirige toute vie a rempli cet homme de tous les dons pour le salut des hommes; elle l'a envoyé vers nous et vers les générations à venir comme Sauveur. Il mettra fin à la guerre et organisera magnifiquement toutes choses.

Son apparition a accompli les espérances des ancêtres, et non seulement il a dépassé tous les bienfaiteurs d'autrefois, mais il est impossible qu'il en paraisse de plus grand.

Le jour de naissance du Dieu est par sa grâce le commencement de bonnes nouvelles εὐαγγελίων pour le monde¹.

Une autre inscription retrouvée à Halicarnassé célébrait en César Auguste « le Sauveur de tout le genre humain »²; et une inscription de Pergame, des derniers temps du règne d'Auguste, était dédiée au « César autoerator, Fils de Dieu, Dieu Auguste qui dirige la terre et les mers »³.

En face de ces formules il faut replacer les paroles du Nouveau

1) Inscription de Priene Dittenberger, *Orientis graeci inscriptiones*, II, 458. P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*², p. 409, 410. Harnack, *Reden und Aufsätze*, p. 300 à 311 et Deissmann, *Licht vom Osten*, p. 266 à 269.

2) Harnack, *op. cit.*, p. 302.

3) Deissmann, *op. cit.*, 250. 251.

Testament où les apôtres et les prophètes essayent d'exprimer les sentiments d'enthousiasme et d'adoration que la contemplation du Christ glorifié fait naître dans leurs âmes :

Dieu l'a élevé comme prince et Sauveur¹.

Il n'y a qu'un seul Seigneur².

Nous attendons pour Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ³.

Notre Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ.

Le Royaume éternel de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ⁴.

Dans l'apocalypse chrétienne Jésus-Christ est salué comme le chef des rois de la terre⁵. Le cavalier victorieux monté sur le cheval blanc porte ce nom écrit sur son manteau et sur sa cuisse :

Le Roi des rois et le Seigneur des Seigneurs⁶.

Et dans leurs cantiques les rachetés de l'Agneau célèbrent la puissance et la gloire du Messie Seigneur et Roi du royaume éternel :

Le Royaume du monde est remis à Notre Seigneur et à son Messie, et il régnera au siècle des siècles⁷.

Maintenant le salut est arrivé, et la puissance et le règne de notre Dieu et l'autorité de son Messie⁸.

Le parallélisme des expressions n'était sans doute pas systématique⁹. Et il serait exagéré de voir dans les doxologies des épîtres ou dans les hymnes de l'Apocalypse une polémique contre l'idolâtrie impériale. Il est seulement exact que le christianisme, comme la religion césarienne, s'est exprimé dans la langue religieuse du temps¹⁰. Mais sous les analogies de la termi-

1) Actes, V, 31.

2) Ephésiens, IV, 5.

3) Philippiens, III, 20.

4) II Pierre, I, 1.

5) II Pierre, I, 11. Conf. II, 20 III, 2.

6) Apocalypse, XIX, 16.

7) Apocalypse, XI, 15.

8) Apocalypse, XII, 10.

9) Il y avait en outre dans le messianisme traditionnel que le christianisme héritait du judaïsme des expressions empruntées au style de cour en usage chez les Orientaux.

10) V. H. Lietzmann, *Der Weltheiland*, 1909 et P. Wendland, *op. cit.*, p. 123 à 127 et 146 à 151.

nologie culturelle, le conflit éclatait d'autant plus violemment. Et il ne pouvait y avoir de compromis. Le chrétien aimera mieux mourir que de se soumettre. Lorsque Polycarpe était conduit au supplice, deux magistrats, l'irénarque Hérode et son père Nicète essayaient de le persuader : « Quel mal y a-t-il donc à dire : « César est Seigneur », à offrir de l'encens, et à faire tout ce qui convient pour sauver sa vie ! ». Mais le vieillard ne leur répondit pas. Et quand le proconsul lui demanda : « Jure par la fortune de César et repens-toi... Prête serment et je te délivre ». Polycarpe lui répondit : « Comment pourrais-je blasphémer mon Roi et mon Sauveur ! Je suis chrétien ! »¹

Dès lors l'État apparaît non comme une institution divine, mais comme une invention démoniaque. L'État est une œuvre de Satan². Devant les iniquités du monde, devant les oppressions et les persécutions, lorsque l'Église de Dieu est foulée aux pieds des nations, l'âme chrétienne laisse déborder son amertume et son indignation, et ce sont les malédictions de l'Apocalypse :

Le prophète a vu sortir de la mer le monstre mythique, la bête aux sept têtes et aux dix cornes. Elle a reçu du dragon la puissance et le trône, son autorité s'étend sur tout peuple, sur toute langue et sur toute nation.

Et la terre entière admirait et suivait cette bête. Et tous les hommes adorèrent le dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête, et ils adoraient la bête en disant : « Qui est semblable à la bête et qui peut combattre contre elle ? » Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles arrogantes et des blasphèmes. Et il lui fut donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois. Et elle ouvrit la bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, son tabernacle et ceux qui demeurent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre... Et tous les habitants de la terre l'adorèrent, tous ceux dont le nom n'est pas écrit depuis la fondation du monde dans le livre de vie de l'agneau.

Et tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves

1) *Martyre de Polycarpe*. VIII IX X Conf. les *Actes des Martyrs de Scillium*. Speratus répond au proconsul Saturnius : « Je ne connais pas le génie de l'empereur de ce siècle, mais je sers le Dieu invisible... Je sais qu'il est mon Seigneur et le roi des rois et le Seigneur de tous les peuples. » Donata répond de même : « Nous honorons le César en tant que César ; mais à Dieu nous offrons l'honneur et la prière. »

reçurent le signe de la bête. Et personne ne pouvait plus trafiquer, acheter ou vendre sans avoir sur son front ou sur sa main droite le signe de la bête et le nombre de son nom¹.

Ce sont là les traits traditionnels de l'apocalypse juive. C'est ainsi que les voyants s'étaient représenté le grand adversaire eschatologique, l'Anti-Messie. La puissance hostile à Dieu devait se manifester dans les derniers temps par la réapparition des monstres du chaos primitif, Léviathan, Béhémoth, ou bien par un roi impie et persécuteur qui dominerait les peuples et poursuivrait de sa haine les saints du Très-Haut. Mais, sous ces traits mythiques de l'apocalypse traditionnelle, s'exprime la grande colère des chrétiens contre l'État payen. La bête, manifestation terrestre de Satan, c'est la puissance romaine, l'imperium. Les tentatives blasphématoires du monstre désignent les immoralités, les impiétés de la société impériale, avec les folies de l'orgie romaine, (Caligula, Néron, Domitien), le scandale du culte des Césars² et le mammonisme d'une civilisation mercantile³.

Entre les deux adversaires, le Christ et César, entre les deux sociétés, l'Église et le monde, une lutte à mort est engagée.

Celui qui adorera la bête et son image et qui prendra le signe de la bête sur son front et sur sa main boira lui aussi du vin de la colère de Dieu, du vin pur versé dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre devant les saints anges et devant l'agneau, et la fumée de leur tourment monte au siècle des siècles, et ils n'ont de repos ni jour ni nuit, ceux qui adorent la bête et son image et qui prennent sur eux le signe de son nom⁴.

Dans une autre vision le prophète décrit en traits mystérieux la puissance et le châtement de la prostituée, Babylone la grande ville assise sur les grandes eaux. C'est d'elle que les puissants de la terre tiraient leur pouvoir, et les marchands de la terre se sont enrichis en trafiquant ses marchandises. Elle est la cité

1) Apoc., XIII, 3 à 8, 16.

2) Le « trône de Satan » (Apoc. II. 13), c'est-à-dire le grand sanctuaire du *divus Augustus* pour la province d'Asie, est à Pergame.

3) L'image de la bête (Apoc. XIII 16. 17) désigne le sceau impérial qui marque les contrats ou le portrait du César sur les monnaies.

4) Apoc., XIV, 9. à 11.

magnifique vers laquelle ont afflué les richesses et les vices des nations.

Un des sept anges qui tenaient les sept coupes me dit : Viens je vais te montrer le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont livrés à l'abomination, et qui a enivré les habitants de la terre du vin de ses luxures. Et il me transporta en esprit dans un désert, et je vis une femme assise sur une bête écarlate pleine de noms de blasphème, et qui avait sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre, d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles; elle avait à la main une coupe d'or pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités. Et sur son front était écrit ce mystère : Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre. Je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus; et en la voyant je frémissais d'horreur¹.

Mais les jours de la prostituée sont comptés. Des malheurs terribles vont fondre sur elle. Le cri formidable d'un ange retentit dans le ciel :

Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande. Elle est devenue une demeure de démons, un séjour d'esprits impurs, un refuge d'oiseaux immondes, parce que toutes les nations ont bu du vin de sa fornication, et que les rois de la terre se sont souillés avec elle, et que les marchands de la terre se sont enrichis de son opulence. « Je suis assise en reine, disait-elle en son cœur, je ne suis pas veuve, je ne connaîtrai jamais le deuil. » Voilà pourquoi ses châtiments viendront tous en un même jour, mort, désolation, famine, incendie; car puissant est celui qui juge.

Rejouis-toi de sa ruine ô ciel, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes, car Dieu a vengé votre cause sur elle².

Puis le cavalier messianique paraît monté sur un cheval blanc. Il s'appelle le Fidèle et le véritable, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. De l'épée tranchante qui sort de sa bouche il va frapper les nations. Il foulera la cuve du vin de l'indignation et de l'ardente colère de Dieu. Et un ange debout devant le soleil appelle tous les oiseaux de proie au festin eschatologique.

Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu, venez manger la chair des rois, et la chair des capitaines, et la chair des hommes forts, et la chair des chevaux, et la chair de tous les hommes libres et esclaves petits et grands³.

1) Apoc., XVII, 1 à 6.

2) Apoc., XVIII, 2. 3. 7. 8. 20.

3) Apoc., XIX, 17. 18.



Et la bête et le faux prophète furent précipités dans l'étang de feu et de soufre, les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche du cavalier, et les oiseaux se rassasièrent de leur chair¹.

Il paraît bien que ces sentiments de haine et de colère contre la civilisation romaine avaient profondément pénétré la masse chrétienne. L'auteur de la première de Pierre, après avoir recommandé aux fidèles persécutés la patience et la soumission, parle dans les mêmes termes que l'auteur de l'Apocalypse de la ville impériale : L'église de Rome est « l'éluë qui demeure à Babylone² », Barnabas annonce à la manière de Daniel et d'Hénoch la venue du « grand scandale ». L'empire est la quatrième bête méchante et forte qui monte de la mer³. Et le prophète chrétien anonyme dont la vision nous a été conservée au chapitre IV de l'Ascension d'Esaië annonce l'incarnation de Béliar sous la forme de l'empereur Anti-Christ.

Maintenant donc voici les jours de la consommation du monde. Et après qu'il sera consommé, descendra Béliar, le grand prince, le roi du monde qui l'a dominé dès qu'il a existé; et il descendra de son firmament, sous la forme d'un homme, roi d'iniquité, meurtrier de sa mère, qui lui-même est roi de ce monde. Et il persécutera la plantation qu'auront plantée les douze apôtres du Bien-Aimé. Des douze un sera livré entre ses mains. Ce prince viendra sous la forme de ce roi, et toutes les puissances de ce monde viendront avec lui et lui obéiront en tout ce qu'il voudra... Il agira et parlera à l'instar du Bien-Aimé, et il dira : « C'est moi qui suis le Seigneur, et avant moi personne ne fut ». Et, dans le monde, tous les hommes le croiront et lui sacrifieront et le serviront en disant : « Celui-ci est le Seigneur, et en dehors de lui il n'y en a pas d'autre... » Et il érigera son image devant sa face dans toutes les villes. Et il dominera trois ans sept mois et vingt sept jours⁴.

1) Apoc., XIX, 20 à 21.

2) I. Pierre, V, 13.

3) Barnabas, IV, 1 à 6.

4) Ascension d'Esaië IV, 1 à 2, traduction Tisserant 1909. Avec Charles et Tisserant nous pensons que cette partie de l'Ascension d'Esaië date des environs de l'an 100. Le Martyre serait un écrit juif un peu antérieur; et la rédaction définitive du livre peut être placée au milieu du II^e siècle, et non au III^e siècle comme le veulent Schürer et Harnack. L'allusion à l'empereur matricide semble bien indiquer une époque peu éloignée du règne de Néron, lorsqu'on attendait encore son retour,

2° Contre l'idolâtrie. Les chrétiens et la vie payenne.

Dans les sociétés antiques la religion était le fondement de la vie nationale. Dieu par la nation et pour la nation¹. Patriotisme et religion se confondaient dans ce dogme capital. La tribu sémitique était groupée autour de l'élohim chef et père de son peuple. En l'adorant les membres d'un même clan manifestaient leur unité. Toutes les fois que le peuple se levait pour une œuvre commune, l'élohim marchait à sa tête. L'élohim conduisait les hommes à la guerre, dictait les lois aux législateurs et présidait au jugement. De même dans la cité grecque ou latine, le temple des dieux protecteurs, des divinités poliades, était le centre de la vie sociale. Il y avait un foyer domestique dont la flamme pieusement entretenue était le symbole de l'unité éternelle de la patrie. Sacrifier dans le temple et sur l'autel de la cité était l'acte civique par excellence, l'affirmation du droit des citoyens et le symbole des liens de solidarité qui unissaient les concitoyens.

Cette religion du peuple ou de la cité s'est maintenue à travers les siècles, et a survécu à toutes les transformations de la politique et à toutes les évolutions de la pensée. Le jour vint où la réflexion philosophique fit sentir aux Grecs et aux Romains l'irrationalité des croyances de leurs ancêtres, et où de libres esprits osèrent proclamer l'immoralité des fables mythologiques. En même temps le sentiment religieux tendait à s'affranchir de ce cadre traditionnel, de ces formes vides de tout contenu spirituel, de ces rites et de ces superstitions qui ne pouvaient plus satisfaire la soif des âmes. Cependant croyants ou sceptiques continuaient à observer respectueusement les *sacra publica* ; les citoyens exerçaient toujours leurs sacerdoces, scrupuleusement sans rien changer aux rites antiques.

1) Voir Fustel de Coulanges. *La cité antique*. Boissier : *La Religion romaine*. Chantepie de la Saussaye : *Les Romains dans le Manuel d'histoires des religions*, Toutain. *Etudes de mythologie et d'histoire*, 1909. F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 1907, et *Les Mystères de Mithra*, 1913. P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, 1912 p. 142 à 163.

Nulle part cette fidélité à l'institution religieuse nationale n'avait été plus grande que chez les Romains, ces maîtres organisateurs. Le vieux culte était pour le magistrat l'arche sainte, et malheur au sacrilège qui eut osé attenter à la tradition.

Quand Auguste voulut affermir l'État, il rétablit dans leur primitive simplicité les anciens cultes de Rome. Et quelque profonde que pût être l'indifférence religieuse, cette génération s'appliqua avec assiduité à l'œuvre de restauration.

L'effort paraît bien ne pas avoir été vain. L'autorité impériale avait ainsi une base stable, et la religion devenait le garant de l'ordre public. L'édifice était bâti pour des siècles ; il durera autant que la Rome impériale. Au temps de Symmaque les magistrats continueront à observer les cérémonies cultuelles, à célébrer les sacrifices, à consulter les aruspices comme aux premiers temps de la République.

Cependant, à côté de cette religion d'État dépourvue de portée éthique ou mystique, l'ancien paganisme manifestait sa vie dans les cultes populaires locaux ou domestiques. Malgré les mêlées des peuples, malgré les progrès du syncretisme, malgré l'établissement d'un panthéon officiel gréco-romain, les cultes provinciaux et locaux restaient toujours vivants. Non seulement chaque grande ville gardait sa divinité préférée, avec son sanctuaire antique, mais aussi chaque municipes et même les plus obscurs villages. Le culte local a été la première et la plus stable de toutes les institutions religieuses. Elle reposait à la fois sur l'instinct animiste des foules et sur les sentiments de piété familiale. Le peuple restait toujours fidèle aux dieux des champs, aux dieux des bois, aux génies protecteurs de la terre paternelle et du foyer. Sur la colline et dans la vallée, au carrefour des chemins et sur les bords de la rivière ou du lac, s'élevait le temple avec l'autel rustique. Et à la nouvelle saison, après les moissons, ou après les vendanges, les pauvres gens du pays venaient avec un zèle pieux apporter leurs offrandes aux dieux bienveillants qui avaient fait prospérer leurs récoltes, les avaient guéris de leurs maladies et leur avaient donné succès et bien-être. Ce paganisme populaire riche en superstitions subsistera longtemps au fond des campagnes, même lorsque le christianisme triomphant aura aboli officiellement les anciens dieux.

Les premiers siècles de l'empire furent une époque de ferveur religieuse. Un grand mouvement de foi entraîne l'ancien monde. Les âmes étaient malades. On avait trop vécu, on avait trop joui et trop souffert. La raison s'était affaiblie, et comme dans toutes les vieilles civilisations, la sensibilité s'exaspérait. Au milieu des agitations de l'histoire, dans l'anarchie morale de ces temps de crise, l'homme inquiet et impuissant cherchait à se recueillir. Un grand besoin de vie intérieure, de religion personnelle, de délivrance et de purification se manifeste. On sent sa fragilité et sa déchéance, et l'on aspire obscurément au salut.

C'est alors que les cultes syncrétiques de l'Orient se propagèrent dans le monde romain. Et d'abord les cultes d'Asie mineure, la religion de la Magna mater et la religion de Bellone, puis les mystères d'Adonis, ensuite les cultes égyptiens, les mystères d'Isis, très populaires au premier siècle, au II^e et au III^e siècles le baalisme des Syriens et la religion de Mithra. Ce fut un courant irrésistible qui envahit l'Occident et transforma profondément le vieux paganisme.

Ces religions parlaient au cœur, elles parlaient aux sens. Étranges étaient leurs rites, avec leurs théories splendides, leurs fêtes dramatiques et les symboles ésotériques des initiations : alternatives d'ombre et de lumière, de joie et de tristesse, mort et résurrection du Dieu.

Le mysticisme religieux s'alliait avec une métaphysique dualiste. Il s'agissait de délivrer l'âme de la matière et de la ramener à la pureté ! Purification, expiation, rédemption, par des moyens magiques, sacrifices, ablutions, (baptême d'eau et baptême de sang, les bains sacrés dans le culte d'Isis, les tauroboles dans le culte de Kybèle), ou par les pratiques ascétiques (abstinence alimentaire, continence sexuelle, macérations et mutilations). Ainsi le fidèle s'affranchissait des souillures du mal et parvenait à la sainteté, à la vie nouvelle, au salut.

Et à l'immortalité... Les cultes orientaux enseignaient à regarder vers l'au-delà. La nostalgie de l'invisible remplace le robuste optimisme, la joie de vivre des anciennes religions et des anciennes philosophies. La vie religieuse est maintenant considérée comme une préparation à la mort. L'âme vient d'en

haut et aspire à retourner dans les zones célestes pour y recevoir l'ineffable béatitude des dieux immortels

Enfin la propagande des religions asiatiques tend à organiser sur de nouvelles bases les communautés humaines, et à substituer aux liens civiques de nationalité, de cité, de classe, une solidarité plus libre et plus spirituelle. Les adeptes des mystères forment des églises recrutées par adhésion individuelle et à tendance universaliste. Une religion pour tous les hommes de bonne volonté! Tel était l'idéal que l'Orient apportait au monde : L'humanité est une!¹

Toutes ces religions anciennes ou nouvelles, religions nationales et religions propagandistes, religions d'Asie et religions d'Europe étaient animées d'un large esprit synerétique, et l'adoration du dieu nouveau n'excluait nullement la foi aux autres dieux.

Malgré certaines rigueurs politiques que les Romains des derniers temps de la République et les premiers Césars manifestèrent contre les superstitions étrangères (cultes de Sabazius, de Dionysios, d'Isis et de Sérapis), on peut dire que le panthéon romain était resté ouvert à tous les dieux exotiques, dieux étrusques, dieux de la Grèce et dieux de l'Asie. A la fin du II^e siècle toutes les barrières sont enlevées; les empereurs eux-mêmes se font initier aux mystères et propagent avec un zèle pieux les cultes perses ou syriens².

Nous nous représentons difficilement les étranges alliances, la confusion fantastique des rites et des dieux auxquels un pareil mouvement devait aboutir. Paul disait aux Athéniens en voyant la variété de leurs idoles : « Je vous trouve à tous égards extrêmement dévôts, ô hommes Athéniens! » Cependant la religion d'un Athénien de l'an LIV était bien froide et presque pauvre à côté de celle d'un dévot du II^e siècle, d'un Apulée par exemple, si ardemment curieux d'expériences mystiques, et qui s'en va de ville en ville étudiant toutes les religions et toutes les philosophies, se faisant initier à tous les mystères, et trouvant enfin

1) V. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen und das Christentum*, 1910; et les études de Loisy sur les mystères antiques et le mystère chrétien dans la *Revue d'Histoire et de litt. religieuses*, 1913, 1914.

2) V. J. Réville. *La religion à Rome sous les Sévères*.

dans le culte d'Isis la définitive illumination. Et plus ecclésiastique encore le grand saint du paganisme, Apollonius de Tyane. Son biographe nous le montre cherchant la suprême sagesse jusqu'au fond de l'Inde, à la montagne des Brahmanes, où le chef Yarehas lui révèle la doctrine du Dieu suprême et lui enseigne l'origine et la destinée des hommes et du monde.

Sous la variété des symboles religieux et des formes cultuelles le paganisme finissant découvrait le Dieu panthée, l'Être infini qui animait la nature universelle et dont les dieux divers n'étaient que les aspects particuliers et les diverses manifestations. Qu'il s'appelle Zeus, Jupiter ou Sérapis, la Grande Mère ou Mithra, il est vraiment le Dieu unique d'où procèdent la vie, le mouvement et l'être. Le polythéisme aboutit ainsi au monisme. Au v^e siècle le grammairien Maximus de Madaure, dans sa lettre à saint Augustin, exprimait en paroles magnifiques cette idée qui plus ou moins consciemment est au point de départ de tout le syncretisme :

Le Mont Olympe serait, d'après une tradition incertaine des Grecs, l'habitation des dieux. Quant à nous, nous constatons et nous estimons que notre ville est le séjour des divinités favorables. A la vérité il n'y a qu'un Dieu suprême et unique, sans commencement et sans descendance naturelle, père grand et magnifique... dont nous invoquons sous des vocables divers les énergies répandues dans le monde, parce que nous ignorons son vrai nom. Or Dieu est le nom commun à toutes les religions. En adressant nos diverses supplications à ses différents membres, nous entendons l'adorer tout entier...

Puissent-ils te garder les dieux, par l'intermédiaire desquels ce Père commun d'eux-mêmes et de tous les mortels est honoré et adoré de mille manières, d'un commun accord dans la diversité, par tous les mortels qui sont sur la terre¹.

Cependant le christianisme reste obstinément en dehors du panthéon. Son Dieu ne partage pas avec les autres dieux, il ne se laisse pas accommoder et subordonner dans des alliances, ecclésiastiques. Avec un exclusivisme vraiment révolutionnaire, l'Église chrétienne s'affirme comme la seule communauté religieuse qui possède la révélation absolue. Les religions des peuples ne sont que mensonges. Les dieux des peuples sont des faux dieux.

1) Saint Augustin, *Epist.* XVI.

Ici les chrétiens ne distinguent pas entre les différentes formes de la religion et les diverses manifestations de la piété payenne : religion populaire, religion politique, religion philosophique, cultes des mystères, magie ; ils ne cherchent pas à découvrir ce qu'il pouvait y avoir d'aspirations sublimes mêlées aux superstitions vulgaires¹. Et dans leur polémique contre le paganisme, les apologistes ne laissent pas supposer que ces croyances qu'ils attaquaient pouvaient évoluer et qu'elles évoluaient chaque jour. Ils prennent tout à fait au sérieux les vieilles histoires mythologiques ; et cependant depuis des siècles les payens éclairés avaient cessé d'y croire. Mais à cette heure grave et décisive entre toutes, lorsque l'ancien et le nouveau étaient en lutte, on ne devait pas chercher à se comprendre et l'on ne pouvait juger l'adversaire avec intelligence sympathique. Pour les chrétiens, tous les payens — qu'ils adorent Athéné ou Astarté, Adonis ou Mithra — sont des idolâtres et des impurs ; et pour les payens, les chrétiens sont des athées.

Nous entrevoyons à travers les récits des Actes et certaines mentions des épîtres le premier acte du conflit, lorsque apôtres, prophètes, évangélistes allaient à travers les villes de l'empire, indignés jusqu'au fond de l'âme devant les temples et les idoles des payens, lorsque Paul prêchait à Athènes le Dieu inconnu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme et qui est le Père de tout le genre humain, ou bien lorsque la foule à Ephèse se soulevait contre l'agitateur révolutionnaire, l'ennemi des dieux, et hurlait dans l'amphithéâtre : « Grande est l'Artémis des Ephésiens ! »

Quand ils s'adressent aux payens les apôtres reprennent la prédication anti-idolâtrique du judaïsme. Ils opposent au grossier matérialisme des cultes antiques la religion du Dieu esprit. Les dieux sculptés en forme d'hommes, d'oiseaux, de quadru-

1) Encore que les chrétiens se soient exprimés dans la langue des adorateurs des mystères, et qu'ils en aient adopté quelques-unes des conceptions fondamentales sur le dieu mort et ressuscité, sur la renaissance de l'âme et l'immortalité. V. Reitzenstein *op cit.* et Loisy *op cit.* Mais le christianisme subissait l'influence des mystères payens comme il subissait l'influence de la philosophie, inconsciemment pour ainsi dire, et en maudissant ces œuvres abominables des démons.

pèdes et de reptiles ne sont que de vains simulacres, et c'est ridicule folie que de les adorer.

Le Seigneur du ciel et de la terre n'habite point dans les temples faits de main d'homme, il n'est point servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous le souffle et la vie... De sa race nous sommes. Etant de la race de Dieu nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, de l'argent ou de la pierre sculptée par le génie de l'homme¹.

Et l'auteur de l'Apocalypse parle avec un amer mépris des hommes qui adorent les œuvres de leurs mains.

Idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher².

Les mêmes expressions se retrouvent dans l'homélie de Clément :

Dans notre aveuglement d'esprit, nous adorions des objets de pierre, de bois, d'or, d'argent, de bronze, ouvrage des hommes... Quelle grande miséricorde il nous a témoignée, et d'abord en ce que nous qui vivons, nous ne sacrifions pas aux dieux morts, que nous ne les adorons pas, mais que nous connaissons, grâce à lui, le Père de vérité³.

Et le *Kerygma Petrou* se moque des adorateurs superstitieux qui se prosternent même devant des animaux, et qui apportent à leurs dieux de la nourriture sur les autels.

N'adorez pas Dieu à la manière des Grecs... Car à cause de leur ignorance, et parce qu'ils n'ont pas de Dieu la connaissance parfaite que nous en avons, ils se façonnent pour leur usage du bois, de la pierre, du cuivre et du fer, de l'or et de l'argent... et ils les adorent, ainsi que les choses que Dieu leur a données pour nourriture : les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les reptiles de la terre, les animaux sauvages et le bétail des champs, les belettes, les souris, les chats, les chiens et les singes. Et ils offrent en sacrifice leurs propres aliments à ces animaux qui servent à la nourriture, présentant des choses mortes à des êtres morts qu'ils considèrent comme dieux. Ainsi au lieu de rendre grâce au Dieu véritable, ils ont refusé de le connaître⁴.

1) Actes, XVII, 24, 25, 28, 29.

2) Apoc. IX, 20.

3) II Clément, I. 6. III. 1.

4) *Kerygma Petrou* dans Clément Al, Stromates, VI, 15 à 30; Conf. Epître à Diognète II; Justin, I, Apologie IX.

A côté de cette polémique rationaliste nous trouvons dans le Nouveau Testament et dans les écrits apologétiques une interprétation animiste des religions payennes : Les dieux des nations sont des démons établis par Satan pour dominer et séduire l'humanité. Paul explique aux Corinthiens que les sacrifices des payens sont faits aux démons.

Ce que les payens offrent en sacrifice ils l'immolent à des démons et non à Dieu. Je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons. Vous ne pouvez boire à la fois à la coupe du Seigneur et à la coupe des démons ; vous ne pouvez avoir part à la table du Seigneur et à la table des démons¹.

Tous les peuples adorent les démons. Jean de Patmos a vu « le trône de Satan » qui est à Pergame, et il désigne ainsi le sanctuaire de la capitale religieuse de l'Asie.

Et Justin expose en détail la conception démonologique du monde et de l'histoire : Les mauvais anges, après s'être rebellés contre Dieu, ont asservi le genre humain par la magie et les rites idolâtriques. Ils ont inventé le culte payen et les fables payennes.

Les mauvais anges ont asservi le genre humain soit par la magie, soit par la crainte et les tourments qu'ils faisaient subir, soit en se faisant offrir des sacrifices, de l'encens et des libations, toutes choses dont ils sont avides depuis qu'ils sont devenus esclaves des passions ; et ils ont semé parmi les hommes le meurtre, la guerre, l'intempérance et tous les maux. Les poètes et les mythologues ne savaient pas que c'étaient les anges et les démons nés d'eux qui ont commis toutes ces horreurs qu'ils racontaient, ces fautes contre nature, ces crimes contre les cités et les nations, ils les attribuèrent à Dieu même et aux fils engendrés de lui, à ses prétendus frères, Poséidon et Pluton, et à leurs enfants. Ils donnèrent à chacun d'eux le nom que chacun des anges avait choisi pour lui ou ses enfants².

Et même, les démons ont contrefait par avance l'évangile en racontant dans les mythes les gestes des fils de Dieu nés d'une vierge ou morts et ressuscités, et des histoires d'Hermès, de Dyonysios, d'Héraclès, d'Asclepios. Toutes ces fables sont l'œuvre des démons³. Et depuis la venue du Seigneur ils n'ont

1) I. Corinthiens, X, 20, 21.

2) 2^e Apologie, V, 4, Conf. I^o Apol. IX, 1 et Dialogues avec Tryphon, LV.

3) Conf. Tattien *Aux Grecs* XIV, XV, VVI, et Athénagore Supplique XXI,

3) I^o Apol. XXII et XXIII.

cessé de renouveler leurs mensonges, et en dernier lieu ils ont inventé les mystères de Mithra pour imiter le christianisme¹.

Les démons manifestent leur puissance par des signes et des prodiges. Les apologistes chrétiens ne songent nullement à nier le surnaturel payen. Ils ne contestent pas les miracles des prêtres et des devins, et les prophéties prononcées par les sibylles. Ils y voient seulement les actes d'une magie satanique... Ce siècle était étrangement crédule. Le faux prophète s'était élevé au milieu des peuples animant la statue de la bête et séduisant les habitants de la terre par ses prodiges... Partout sur leur route, à Samarie, en Chypre, à Ephèse, les apôtres rencontraient les pratiques des magiciens². C'est le diable qui remplit l'esprit du magicien afin d'ébranler les âmes³.

Les démons font tout pour faire de vous leurs esclaves et leurs serviteurs et tantôt par les visions des songes, tantôt par les prestiges de la magie, ils cherchent à asservir ceux qui n'ont aucun soin de leur salut⁴.

Mais ce que les chrétiens reprochaient par dessus tout à la religion payenne et à la civilisation payenne, c'est leur immoralité, l'immoralité des hommes et des dieux.

Le premier chapitre de l'Épître aux Romains nous dit quels sentiments d'épouvante et d'indignation soulevaient dans la conscience chrétienne les abominations de la société impériale. Pour avoir adoré des dieux qui ne sont pas des dieux, les hommes sont devenus esclaves de leurs vices.

Ils ont substitué à la gloire du Dieu immortel des images représentant l'homme mortel, les oiseaux, les quadrupèdes, les reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés à toutes les passions de leurs cœurs et à une impureté telle qu'eux-mêmes ils déshonorent leurs corps. C'est pour avoir substitué à la vérité de Dieu le mensonge, pour avoir servi et adoré la créature au lieu du Créateur — Béni soit-il à jamais, Ameu! — C'est pour cela que Dieu les a livrés à des passions infâmes : les femmes ont remplacé les relations naturelles par des actes contre nature, les hommes de même ont abandonné leurs relations naturelles avec la femme, se sont pris de passions fuyives les uns pour les autres, ont commis entre hommes des

1) Dialogue avec Tryphon, LXX, 1 et LXXVIII. 6.

2) Actes, VIII, 9 à 13, XIII, 6 à 12, XIX, 18 à 20.

3) Hermas, Mand, XI, 1 à 4.

4) Justin, I. Apol. XIV. 1.

infamies, et ont reçu en leur personne le salaire que méritait leur égarement. Et comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à un esprit d'aveuglement, et ils font ce qu'ils ne faut pas faire, ils ont tous les vices, toutes les méchancetés, toutes les malices, toutes les rapacités; ne respirant qu'envie, meurtre, discorde, ruse, mauvaise foi; délateurs, calomnieurs, impies, insolents, orgueilleux, présomptueux, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, inintelligents, parjures, durs, impitoyables¹.

Ainsi la vie payenne n'est que ténèbres et corruption. L'apôtre revient sur ce thème à plusieurs reprises et avec beaucoup de force. La colère de Dieu a frappé les hommes rebelles; ils vivent dans l'ignorance, et leur cœur est endurci.

Ne vivez donc plus comme vivent les payens, dont la raison est égarée, dont l'intelligence est obscurcie. Ils sont étrangers à la vie de Dieu, par suite de l'ignorance et de l'endurcissement de leur cœur. Ils ont perdu tout sens moral; ils se sont livrés à la débauche, à la pratique de toute sorte d'impuretés et à l'avarice. Mais vous ce n'est pas ainsi que vous a enseigné le Christ... Examinez ce qui est agréable au Seigneur; ne vous associez pas aux œuvres stériles des ténèbres, mais condamnez-les ouvertement. Ce que les payens font en secret ou a honte même de le dire. Mais tout ce que l'on condamne ouvertement est dévoilé, mis en pleine lumière².

Et l'auteur de la 1^{re} de Pierre parle dans les mêmes termes des vices et des convoitises des payens.

Assez longtemps vous avez fait la volonté des payens en vivant dans la débauche, les mauvais désirs, l'ivrognerie, les excès de table, les orgies et le culte impie des idoles. Ils trouvent étrange que vous ne vous plongiez plus avec eux dans cette fange et dans ces infamies, et ils vous outragent: ils rendront compte à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts³.

Ces descriptions classiques de l'immoralité payenne que nous retrouvons avec quelques variantes dans les apologètes⁴ n'étaient sans doute que trop justifiées. L'orgie antique s'étalait sans retenue dans les grandes cités. Les historiens et les moralistes de l'époque impériale nous décrivent une aristocratie comblée de richesses, et d'une immoralité raffinée, à côté d'une

1) Romains, I, 23 à 31.

2) Eph., IV, 17 à 20. V. 10 à 13. Conf. Colossiens, III, 6 à 10.

3) 1^{re} Pierre, IV, 3 à 5, Conf. I, 14. 18, II, 1. Ep. de Polycarpe aux Philippiens, XI, 2, Hermas, Vision, III, 7. 2. Sim. VI 2. 3.

4) Conf. Justin 1^{er} Apologie, XI, XIV, XVII, et II^e Apol., XII Conf. Tatien *Aux Grecs*, XXXIII.

foule avilie qui attend de ses maîtres du pain et des jeux, pendant ce n'est pas d'après la chronique de Suétone et de Juvénal et de Lucien, non plus que d'après les apologistes qu'il faut juger la moralité moyenne de la société. Il y avait parmi les payens de grandes vertus à côté des vices. C'est en ce temps-là qu'ont vécu les grands modèles des héros de la philosophie : l'esclave Epictète, Platon, magistrat de Chéronée, Marc-Aurèle et Alexandre Sévère, saints sur le trône des Césars. Et à côté d'eux la foule des millions et des millions dont l'histoire ne s'occupe pas, simplement dans le cadre de leur vie quotidienne, ont exercé les vertus sociales et familiales ; les citoyens dont les pères disaient *vir probus et justus*¹, et les matrones dont les funéraires célèbrent les vertus en ces termes² : « Elle est bonne, très belle, pieuse, pudique, soumise. Elle aime son mari de tout son amour. Elle garda la maison et fila la laine ».

Mais quelque grave qu'ait pu être la vertu payenne, il reste évident : Les religions antiques étaient dans leur essence parfaitement amORALES. Malgré les transformations qu'elles avaient pu subir, elles restaient des religions de nature. Les dieux de l'Olympe, avant de devenir protecteurs et sauveurs des hommes, garants de l'ordre de l'État, étaient des puissances mystérieuses qui présidaient aux éléments et dirigeaient les phénomènes cosmiques. La mythologie, avec ses symboles grossières ou grandioses, symbole du drame de la nature, étrangère à toute aspiration éthique. En vain les premiers philosophes avaient-ils essayé d'en donner des « interprétations salutaires » ; les histoires poétiques d'Homère et d'Hésiode

1) Sur les moralistes des premiers siècles v. Martha, *Les Moralistes de l'empire romain*, 1865, Boissier, *La Religion romaine II*, Rome, 1881, p. 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

2) Dans une inscription en l'honneur d'un certain Théoklès fils de Théoklès, retrouvée à Obio sur les bords de la Mer Rouge, et qui date du II^e siècle, nous voyons exprimé ce bel idéal de civilité et de vertu :

« Avec ceux de son âge il est comme un fils, avec les enfants comme un père, paré de toutes les vertus ». Deissmau, *Licht vom Osten*, p. 100.

3) Martha ; L'éloge funèbre chez les Romains dans *Etudes sur l'antiquité*, 1882, p. 40, 41.

les des vieux Romains n'étaient guère susceptibles de
 lui que ce soit. Quant aux mystères orientaux, mal-
 vers la vie spirituelle profonde, ils se ressentaient
 ses origines asiatiques. Quelquefois à côté d'un ascétisme
 ils donnaient lieu à des pratiques d'une révoltante
 Les dévots éclairés ont pu spiritualiser les cultes de
 Mère, d'Adonis et des Baals phéniciens, ils n'en ont
 été la barbarie primitive. Les apologistes décrivent
 naissance de fond impur du paganisme. C'est bien là
 argument décisif contre l'ancienne religion. Elle avilit
 elle avilit Dieu. Les dieux sont aussi mauvais, aussi
 que les plus mauvais et les plus corrompus parmi
 leurs. Ils ont toutes les passions et tous les vices, et
 plus abominable que les histoires de la mythologie.
 histoires on raconte de tous ces prétendus fils de Zeus, vous
 n'ai pas besoin de vous le dire. D'ailleurs elles n'ont été
 ur corrompre et pervertir la jeunesse; car chacun pense qu'il
 per les dieux. Loin de nous, si nous sommes purs, une telle
 la divinité. Qu'il représenter Zeus, le maître et le créateur
 une parricide et fils de parricide, livré à l'amour et vaincu
 honteux plaisirs, abusant de Ganymède et de quantité de
 montrer ses enfants commettant les mêmes crimes! Comme
 et là l'œuvre des mauvais démons¹.

que de la mythologie n'était sans doute pas nouvelle.
 prits de la Grèce et de Rome avaient apprécié à leur
 les fables divines. Platon refusait d'admettre les
 sa République à cause des mensonges et des infamies
 ventées sur les Dieux².

chrétiens, l'idéalisme religieux ne s'affirmait pas
 ar des sarcasmes et des ironies à l'adresse des
 populaires, mais par la lutte active et par une
 eale avec l'ancienne religion. Avant toutes choses il
 olâtric et se garder des souillures payennes.

s avons cru au Logos, nous avons renoncé au culte des démons
 cher par le Fils au seul Dieu non engendré. Autrefois nous
 r à la débauche, aujourd'hui la chasteté fait toutes nos délices.

¹ Apologie, XXI, 4 à 6, Conf. XXV et Tatien *Aux Grecs*, VIII, IX.
² *Apologie*. Livre II.

Nous nous livrions à la magie, aujourd'hui nous nous consacrons au Dieu bon et non engendré. Nous aimions et nous recherchions plus que tout l'argent et les domaines, aujourd'hui nous mettons en commun ce que nous avons et nous partageons avec les pauvres. Les haines et les meurtres nous divisaient, la différence de mœurs et des institutions ne nous permettaient pas de recevoir l'étranger à notre foyer, aujourd'hui, après la venue du Christ, nous vivons ensemble, nous prions pour nos ennemis, nous cherchons à gagner nos injustes persécuteurs ¹.

Dans la pratique la séparation entre l'ancien et le nouveau était sans doute moins accusée que l'apologiste ne le laisse supposer. L'Église vivait au milieu du monde, le petit troupeau était dispersé parmi les peuples. Il fallait une tension héroïque et continue pour résister aux suggestions du milieu social. La religion payenne était associée à tous les actes de la vie. Dans la maison comme dans la rue, au marché, dans les fêtes, dans les assemblées politiques, partout le chrétien retrouvait les démons avec leurs maléfices.

Voici les Lares et les Pénates dans l'atrium, images saintes que les fils ont reçues de leurs pères, et devant lesquelles, génération après génération, le chef de famille célèbre les rites domestiques. Et sur les places publiques, ce sont les dieux de pierre et de marbre, et les temples et les autels devant lesquels les passants doivent se découvrir pour adorer.

Lorsque le chrétien se réunit avec ses parents pour une fête de famille, ou lorsqu'il assiste à l'assemblée de son collège, il doit participer aux cérémonies cultuelles qui sont de règle en ces solennités.

S'il croit devoir accepter une charge publique, une simple place de décurion, il ne peut le faire sans célébrer les *sacra publica*, car le magistrat est prêtre dans la cité.

Enfin s'il fréquente les jeux publics, s'il veut se mêler à ses concitoyens pour les fêtes nationales, il sera révolté par les spectacles licencieux du théâtre et par l'extraordinaire cruauté des combats du cirque.

Autant de conflits entre l'idéal chrétien et les conditions de la vie quotidienne, autant d'embûches des démons !

Ces problèmes pratiques devaient préoccuper douloureusement

1) Justin 1^o Apologie XIX.

ment les fideles. Et dès la première heure, on a disputé à leur sujet. Les prosélytes de Corinthe demandaient à Paul s'il était permis de manger des viandes saerifiées aux idoles ¹. Il y eut sans doute bien des aecommodations et des compromis. Le monde devait nécessairement pénétrer l'Église. La foule des médioeres pratiquait avec une eonseienee facile, sans pousser à l'extrême le précepte ehrétien. Hermas parle eontre des tièdes, des indécis, des indifférents qui s'agitent au milieu des traees de ce siècle et qui fréquentent les payens ². Mais, malgré des défaillances individuelles, l'Église des premiers siècles a maintenu son idéal.

Ce rigorisme exaltait l'aspiration vers la pureté, vers la vie sainte. Cependant l'âme ehrétienne restait volontairement fermée à l'un des côtés les plus nobles de la civilisation antique : la religion de la beauté. Les deux premiers siècles furent des temps d'intense culture artistique. Rome victorieuse s'était laissée eonquérir par l'esprit grec, et, à la suite de la Grèce, elle avait initié les pays méditerranéens aux hautes jouissances de l'esprit. Grammairiens et rhéteurs propageaient jusqu'au fond de l'Oeeident la passion pour les études littéraires, tandis que les arehiteetes et les ouvriers d'art vulgarisaient dans les plus petites eités et même dans les maisons privées les chefs d'œuvrc de la plastique et de la déeoration. Les ehrétiens sont allés indifférents ou hostiles au milieu de cette fenaissance. Dans ses voyages à travers l'Hellade, l'apôtre Paul ne paraît pas avoir eu une pensée pour la parfaite beauté des temples et des dieux. Il n'a vu dans les miraeles de l'art gree que des images taillées, des œuvres de blasphème et de folie.

« Un système où la Vénus de Milo n'est qu'une idole, éerit Renan, est un système faux, du moins partiel, car la beauté vaut presque le bien et le vrai... Le ehrétien rapetisse l'univers, il sera l'ennemi et le eontempteur de la beauté »³. Le reproche est assurément exeessif. Il est juste de dire que l'esthétique biblique et orientale différerait profondément de l'esthétique greeque. Elle

1) I Corinthiens, VIII. X.

2) Hermas, *Vis*, III. II. Maud. X. 1.

3) Renan, *Les Apôtres*, p. 372.

s'attachait à l'émotion intérieure plutôt qu'à la perception visuelle des formes et des couleurs. Le christianisme primitif restait fidèle à ses origines hébraïques. Il était plus sensible à la force et à la profondeur du sentiment qu'à l'harmonie des lignes, à la netteté et au fini des contours¹. Et sans doute aussi les chrétiens ne devaient jamais réduire l'éthique à l'esthétique et confondre le *καλόν* et l'*ἀγαθόν*. Le monde n'a pas été sauvé par les chefs d'œuvre de l'art humain, mais par le sacrifice de l'Homme de douleurs.

Sans beauté ni éclat, méprisé, dédaigné des hommes.

Enfin et surtout, l'art était toujours au service de la religion payenne. Poètes et sculpteurs étaient, autant que les prêtres, les représentants et les fermes soutiens de l'idolâtrie. Les poètes ont inventé les fables mythologiques, les sculpteurs ont fabriqué les statues des dieux. Et les artistes sont impudiques; par leur vie et par leurs œuvres ils outragent le Dieu vivant.

Ne savez-vous pas, sans qu'il soit besoin de vous le dire, comment les artistes travaillent la matière, comment ils la taillent, la fondent et la battent? Souvent grâce à leur art, des vases d'ignominie, en échangeant seulement de forme et de figure, ont reçu le nom des dieux. Aussi est-ee à nos yeux une absurdité, que dis-je un outrage à la divinité dont la grandeur et la nature sont ineffables, de donner son nom à des œuvres corruptibles et qui ont besoin d'être entretenues par la main de l'homme. Et vous savez bien que ces artistes eux-même sont des débauchés, et qu'ils sont livrés à tous les vices... O aveuglement, ee sont des débauchés, à vous en eroire, qui créent et façonnent les dieux que vous adorez! Vous faites de tels hommes les gardiens des temples où ils résident, et vous ne comprenez pas que c'est une impiété de dire que les hommes sont les gardiens des dieux²!

1) V. Guyau, *L'art au point de vue sociologique*, p. 109.

2) Justin, I^e Apologie, IX, 2 à 5, Conf. Tatien, XXX à XXXIV, L'art des Hellènes s'applique à immortaliser des femmes de mauvaise vie! »

Plus tard il y aura un art chrétien qui recueillera une partie de l'héritage de l'antiquité greco-romaine. Mais pour le moment il ne saurait être question de conservation artistique, mais de lutte pour l'idéal évangélique, pour le monothéisme et pour le spiritualisme chrétiens.

Les chrétiens et la philosophie.

Cependant il y avait dans la civilisation antique une grande puissance morale que les chrétiens pouvaient considérer avec sympathie et avec respect, et avec laquelle ils semblaient devoir s'allier, c'était la philosophie.

A côté de la religion israélite la pensée grecque... après les prophètes hébreux les philosophes d'Athènes... Là sont nos origines spirituelles. Dans la nuit payenne les sages ont cherché la lumière; ils ont marché vers l'étoile; ils ont vu le Dieu un, principe du monde, intelligence de l'univers; ils ont exprimé l'aspiration éternelle de l'âme vers la vie divine, vers l'immortalité.

Au premier siècle, l'effort créateur de la philosophie antique tend à baisser. L'ère des grands systèmes est finie. On ne construit plus. Les discussions entre les écoles rivales ont beaucoup perdu de leur intérêt. C'est l'époque de l'éclectisme philosophique comme du synerétisme religieux.

Mais ce n'était pas là nécessairement une décadence. Si la métaphysique passe à l'arrière-plan, on s'applique avec ferveur à l'étude de l'éthique. La philosophie devient une école de culture spirituelle, une initiation à la vie sainte. Elle enseigne à vivre intérieurement, librement, en cherchant les biens véritables et en se conformant à la nature. Et quel magnifique idéal d'harmonie et de perfection morale :

O mon âme ! écrivait Marc Aurèle dans ses *Pensées*, quand seras-tu donc bonne et simple, toujours la même et toute une, plus diaphane que le corps matériel qui l'enveloppe ? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce et tendre bienveillance ? Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour n'avoir besoin de rien, pour n'avoir rien à désirer au dehors parmi les êtres animés ou inanimés pour en faire ton plaisir. Quand seras-tu heureuse de ta condition actuelle, contente des biens présents, persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien pour toi, qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux... Quand seras-tu donc telle mon âme que tu puisses vivre dans la cité des dieux et des hommes de manière à ne jamais leur adresser une plainte et à n'avoir jamais besoin de leur pardon¹.

1) Marc Aurèle, *Pensées*, X, 1.

La philosophie est aussi un refuge pour les âmes inquiètes et travaillées ; lumière au jour du doute, consolation dans la souffrance, elle enseigne à se résigner, à supporter et à se préparer à la mort.

Les philosophes sont de véritables directeurs d'âme¹. Ils savent les remèdes spirituels qu'il faut aux hommes et les disciplines ascétiques qui exercent au courage, qui nous font parvenir à la connaissance mystique et à l'union avec la divinité.

Les philosophes sont aussi des propagateurs, des prédicateurs. Ils s'appliquent à la vertu, et ils la prêchent par le geste et par la parole.... Sans doute il y avait beaucoup de rhétorique dans leurs déclamations. La prédication morale devenait matière à brillants lieux communs ; et, nous pouvons en croire Lucien, c'était pour beaucoup un métier lucratif autant qu'honoré. Mais il n'y avait pas que de faux philosophes, il y avait aussi les vaillants qui voulaient réaliser le beau programme d'Épictète :

Et d'abord il faut purifier son âme. Mon âme est la matière que je dois travailler, comme le charpentier le bois, comme le cordonnier le cuir... Mon corps n'est rien pour moi, ses membres ne sont rien pour moi. Et la mort ? qu'elle vienne quand elle voudra...

Puis, ainsi préparé, le véritable cynique doit savoir que Zeus l'a détaché vers les hommes comme un envoyé pour leur montrer quels sont les biens et quels sont les maux...

Il faut qu'il puisse aller libre des obligations qui lient les hommes ordinaires, sans être engagé dans les relations sociales qu'il ne saurait respecter sans détruire en lui l'apôtre, le surveillant, le héros envoyé par la divinité...

Le cynique a l'humanité pour famille ; les hommes sont ses fils, les femmes sont ses filles ; c'est comme tels qu'il veille sur tous.

Avant tout il faut que son âme soit plus pure que le soleil... Les rois et les tyrans ont des armes et des gardes qui leur donnent les moyens de réprimander et de châtier les hommes ; mais le cynique n'a ni armes, ni gardes, il n'y a que sa conscience qui puisse lui donner le même pouvoir. Quand il se voit veillant et travaillant par amour pour l'humanité... quand il voit que toutes ses pensées sont les pensées d'un ami des dieux, d'un de leurs ministres, d'un associé à la souveraineté de Zeus... pourquoi n'aurait-il pas le courage de parler librement à ses frères, à ses enfants, à sa famille en un mot ?...

1) Tels le Sénèque des *Lettres à Lucilius* et surtout l'Épictète des *Entretiens*.

2) Épictète, *Entretiens*, III, 22.



C'est ainsi qu'un vrai philosophe devait comprendre son apostolat. La philosophie a eu ses héros et ses martyrs. Tel Epictète, tel aussi Dion Chrysostome le célèbre prédicateur populaire, proscrit par Domitien, pauvre et exilé, errant de ville en ville comme le missionnaire de Tarse, et devenant à la fin de sa vie le conseiller de Nerva et de Trajan. Et surtout la philosophie a inspiré des âmes honnêtes et pieuses. Tel Plutarque le dernier des sages de la Grèce, qui avec une candide sincérité et un ferme conservatisme, a recueilli et exprimé pour les siècles l'héritage de la culture antique.

Sous l'influence de la morale platonicienne et stoïcienne un esprit nouveau, un grand sentiment d'humanité et de large fraternité pénètre l'ancien monde. Cicéron, Sénèque et après eux les grands maîtres du second siècle ont proclamé comme l'Évangile la dignité de l'âme et l'universelle loi de bonté. « *Homosum et nihil humanum alienum mihi esse puto.* »

Que le sage s'unisse à tous ses semblables par un lien de charité... Qu'il se considère comme citoyen de cette unique cité qui embrasse le monde entier¹.

Ce monde que tu vois, qui enferme les choses divines et les choses humaines est un. Nous sommes les membres de ce grand corps. La nature a voulu que nous fussions tous parents en nous faisant naître des mêmes principes et pour la même fin. C'est de là que vient l'affection que nous avons les uns pour les autres ; c'est ce qui nous rend sociables².

Il y avait assurément quelque apparente affinité entre l'Évangile et la philosophie. Et les circonstances semblaient favorables ; ici encore le judaïsme de la diaspora avait préparé les voies. Les apologistes judéo-grecs avaient essayé de faire la synthèse de la religion de la Bible et de la pensée hellénique. A leur tête Philon, le plus grand de tous. Avec une égale ferveur, disciple de Moïse et disciple de Platon — le très saint Platon — il trouve dans la Genèse toute la doctrine du Timée. L'histoire biblique et toute la législation mosaïque ne sont que l'expression allégorique de la véritable philosophie (platonisme et néo-pythagoréisme.)

1) Cicéron, *Des lois*, I, 23.

2) Sénèque, *Épîtres à Lucilius*, 95. 52.

Philon était l'initiateur d'une sagesse nouvelle. A la fin du 11^e siècle les grands penseurs alexandrins s'inspireront de sa méthode et bâtiront l'édifice de leur philosophie chrétienne sur les bases qu'il a posées. Mais le christianisme primitif reste étranger à ce mouvement. Il ne connaît guère les doctrines des philosophes... et dans la mesure où il les connaît, il les réprovoe comme artifices de l'orgueil humain et comme inventions sataniques.

Et d'abord l'apôtre Paul... Dans ses missions à travers les villes grecques d'Asie, de Macédoine et d'Achaïe, lorsqu'il discutait avec les craignant Dieu de la synagogue, ou lorsqu'il enseignait à Ephèse dans la *Scholé Tyrannou*, Paul n'est pas sans avoir rencontré des rhéteurs et des sophistes. Mais l'apôtre considère avec un souverain mépris la vaine éloquence et la fausse sagesse des docteurs de ce siècle. A la philosophie et à la rhétorique des Grecs il oppose la prédication de l'Évangile, la folie de la croix.

La prédication de la croix est folie pour ceux qui périssent ; pour nous les sauvés elle est puissance de Dieu, car il est écrit :

Je perdrai la sagesse des sages,

Et la prudence des prudents je la rendrai vaine.

Où est le sage ? où est le docteur de la loi ? où est le raisonneur de ce monde ? Dieu n'a-t-il pas changé la sagesse de ce monde en folie ? Puisque Dieu a permis dans la sagesse que le monde ne parvint pas avec sa propre sagesse à le connaître, il a bien voulu par une prédication appelée folie sauver les croyants. Les Juifs demandent des miracles, les Grecs recherchent la philosophie, nous, nous prêchons Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les payens ; mais pour les élus, soit Juifs, soit Grecs, il est Christ, puissance de Dieu, sagesse de Dieu ! Et la folie de Dieu est plus sage que ce qui vient des hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que ce qui vient des hommes¹.

Paul ne parle pas pour les savants selon la chair ; il ne fonde pas sa prédication sur les arguments de la sagesse humaine ; il ne pratique pas d'apologie rationaliste. La seule démonstration qu'il connaisse c'est la démonstration d'esprit et de puissance. La vérité chrétienne s'affirme d'elle-même par les signes et les prodiges qu'accomplissent les apôtres et par les actions de

1) I Corinthiens, I, 18 à 25.



l'esprit : guérisons, miracles, paroles inspirées, extases, visions et révélations.

Et moi, mes Frères, quand je vins à vous, je ne vins pas vous annoncer le témoignage de Dieu avec le prestige de l'éloquence et de la sagesse. Parmi vous je n'ai jugé savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Aussi me suis-je présenté chez vous dans la crainte et dans la plus grande humilité. Mes discours, mes prédications ne tiraient pas leur valeur des arguments de la philosophie, mais d'une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi ne reposât pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu ¹.

Cependant Paul enseigne lui aussi une philosophie, une sagesse mystique qu'il réserve aux initiés, aux spirituels.

Nous avons nous aussi une sagesse, mais nous ne la prêchons qu'aux parfaits. C'est une sagesse qui n'est pas celle de ce siècle, ni celle des princes de ce siècle qui vont passer. Nous prêchons une sagesse divine, mystérieuse et cachée, et que Dieu avait décrétée avant les siècles pour votre gloire. Aucun des princes de ce siècle ne l'a connue (car s'ils l'eussent connue ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire), mais dit l'Écriture : « Ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce qui n'est monté au cœur d'aucun homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment... » C'est à nous que Dieu l'a révélé par son esprit... ²

C'est l'Esprit, et non l'intelligence psychique, qui sonde toutes choses et nous fait connaître le mystère divin ³. Il ne peut y avoir aucun rapport entre la sagesse spirituelle et la philosophie de ce monde, car l'homme psychique ne peut comprendre les vérités pneumatiques. La philosophie n'est que « trompeuse illusion, enseignement purement humain », « rudiment du monde ⁴ ». Et le chrétien a la pensée du Christ !

D'autre part l'apôtre admet que la raison naturelle est capable de connaître Dieu et la loi morale. Car Dieu s'est manifesté dans ses œuvres, et notre conscience distingue naturellement entre le bien et le mal.

Ce qu'on peut connaître de Dieu est manifestement à la portée des hommes ; Dieu le leur a fait connaître. Les perfections invisibles de Dieu,

1) I Cor., II, 1 à 5.

2) I Cor. II. 6 II.

3) I Cor. II. 14.

4) Colossiens] II. 8.

son éternelle puissance et sa divinité éclatent aux yeux depuis la création du monde pour quiconque sait regarder ses œuvres¹.

Quand les payens qui n'ont pas de loi font naturellement ce que la loi leur commande, tout en n'ayant pas de loi, ils sont pour eux-mêmes leur propre loi. Ils montrent que l'œuvre commandée par la loi est écrite dans leur cœur ; c'est leur conscience qui l'atteste, et ce sont aussi les raisonnements par lesquels ils s'accusent ou s'absolvent les uns les autres².

Il pouvait y avoir là le point de départ d'une conciliation entre l'Évangile et la pensée antique. En réalité l'apôtre ne songe nullement à cela. Et le jugement qu'il émet sur la sagesse des payens n'a rien que de défavorable : Les hommes au lieu de chercher à connaître Dieu ont étouffé la vérité ; ils se sont égarés dans de vains raisonnements, leur entendement s'est obscurci, leur conscience s'est pervertie.

Cependant le discours aux Athéniens (Actes XVII) présente la prédication évangélique dans le cadre des idées générales de la philosophie populaire. Il y a un Dieu unique principe de toute vie, Père du genre humain. L'humanité est une, toutes les nations sont issues d'un même sang. Et avec beaucoup d'à propos Paul cite les poètes payens Aratus et Cléanthe.

Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἑσμεν

C'est ici le premier essai d'apologétique que le christianisme primitif nous ait laissé. Le discours à l'Aréopage nous donne le schéma habituel de la prédication aux payens. Et nous y trouvons déjà les formules de la philosophie religieuse hellénistique³.

En se répandant dans les milieux judéo-grecs, le christianisme primitif devait subir les influences syncrétiques de l'Orient. Or la philosophie grecque était un élément très important du syncrétisme des premiers siècles⁴. C'est ainsi qu'il convient de s'expliquer ce qu'on a appelé l'hellénisme du quatrième évan-

1) Rom. I, 19, 20.

2) Rom. II, 14, 15.

3) Sur la question du discours à l'Aréopage, voir R. Knopf, dans *Die Schriften des N. T.* de J. Weiss, I, p. 607 à 612 et E. Norden : *Agnostos Theos*, 1913.

4) Comment se mêlaient philosophies, religions orientales, superstitions populaires et magie, voir Reitzenstein, *Poimandrès*, 1904.

gile. Jean d'Ephèse, quoi qu'on en ait dit, n'est pas un disciple de Philon, il ne connaît ni le platonisme, ni le pythagoréisme, ni le stoïcisme. Il reste profondément juif par sa culture spirituelle, héritier des prophètes et des psalmistes, disciple authentique de Jésus. Mais il vit dans des milieux religieux déjà agités par les préoccupations gnostiques. Et avec une élarté et une audace sereines, il oriente la pensée chrétienne et place le Christ au centre du drame du monde.

Au commencement était le Logos,
 Et le Logos était avec Dieu,
 Et le Logos était Dieu.
 Il était au commencement avec Dieu.
 Tout a été fait par lui,
 Et n'a été fait sans lui
 Rien de ce qui existe...
 Et le Logos a été fait chair,
 Et il a habité parmi nous
 Plein de grâce et de vérité ;
 Et nous avons vu sa gloire,
 Une gloire comme celle d'un fils unique envoyé par le Père¹...

Jésus est le véritable Logos. Formule inouïe et décisive. Il y a désormais un terrain d'entente entre l'Évangile et la culture intellectuelle de l'ancien monde. Jean d'Ephèse a posé la pierre angulaire sur laquelle reposera l'édifice du dogme grec. Mais pour le moment ce ne sont là que des conséquences lointaines. À côté de la théologie du Logos nous trouvons encore la conception chrétienne primitive de la révélation par l'Esprit. C'est l'Esprit qui rend témoignage et c'est l'Esprit qui est la vérité². Si quelqu'un ne naît de l'eau et de l'Esprit il ne peut voir le Royaume de Dieu³. Ainsi toute l'intelligence des docteurs est vaine. Le monde n'a pas connu Dieu, et il ne pouvait le connaître. Seuls les disciples le connaissent parce qu'ils ont reçu le Paraclet⁴.

Pourtant une chose reste : l'auteur du Prologue a considéré

1) Jean, I 1 à 3. 14.

2) I Jean, V. 6.

3) Jean, III. 5.

4) Jean, XVI. 13. 14.

l'effort de la pensée humaine avec une libre sympathie. Il a affirmé l'unité de la conscience. La raison divine éclaire toute l'humanité. Et celui qui fait le bien vient naturellement vers la lumière¹.

En lui (le Logos) était la vie,
Et la vie était la lumière des hommes.
La lumière luit dans les ténèbres,
Et les ténèbres ne l'ont point reçue...
La lumière, la vraie,
Celle qui éclaire tout homme,
Venait dans le monde²...

Il y a donc une révélation naturelle, une vérité universelle. Et l'évangéliste a la vision des multitudes obscures, de ceux d'Orient et de ceux d'Occident qui n'ont pas encore reçu l'illumination, mais qui cherchent en tâtonnant et qui attendent. Et non seulement les Juifs, le peuple du Messie, mais les Samaritains de Sichar qui reçoivent le message de la religion de l'esprit³, et les Grecs venus à Jérusalem pour la fête qui veulent voir Jésus⁴.

Jean devançait son époque⁵. Autant que nous pouvons en juger par ce qui nous reste de la littérature des Pères apostoliques, les chrétiens du commencement du 1^{er} siècle restent à peu près étrangers aux préoccupations philosophiques. Voici les lettres d'Ignace adressées aux églises d'Asie, voici la lettre de Polycarpe aux Philippiens. Ignace et Polycarpe sont presque contemporains de Jean d'Ephèse, ils vivent dans des cités fortement hellénisées. On ne s'en aperçoit guère en les lisant. Tout entiers à l'organisation et à l'édification de l'Église, ces pieux évêques restent en dehors des grands courants d'idées qui agitent les esprits cultivés de leur temps. On peut en dire autant de Clément de Rome. Malgré sa dissertation sur la création et sur la Provi-

1) Jean, III, 21.

2) Jean, I, 4, 9.

3) Jean, IV, 1 à 42.

4) Jean.

5) « Tant au point de vue de l'histoire des dogmes qu'au point de vue littéraire, l'apparition des écrits johanniques est la plus étonnante énigme de l'histoire ancienne du christianisme » Harnack, *Dogmengeschichte*⁶, I, p. 93.

dence¹, Clément est le moins philosophe des hommes. Quant à Barnabas, il allégorise l'Ancien Testament et y cherche le symbole des vérités évangéliques. C'est peut-être un alexandrin ; mais ce n'est certainement pas un philonien, et son exégèse uniquement édifiante reste fort éloignée de toute sagesse d'école. Evidemment il y avait dans l'Église primitive beaucoup plus d'ouvriers manuels, de petits boutiquiers et d'esclaves que d'intellectuels².

Les vrais philosophes chrétiens de ce temps furent les premiers docteurs gnostiques. Basilide était très pénétré de culture grecque. Et à côté de ces grands maîtres, et avant eux, beaucoup d'autres chercheurs plus obscurs (tels Simon le Mage, Cérinthe, et les docteurs de Colosses) avaient essayé de faire entrer l'évangile dans le cadre de la science mystique de leur temps³. Mais les gnostiques sont déjà des hérétiques tenus en suspicion par les fidèles. La grande Église va développer sa théologie en dehors d'eux et contre eux.

Cependant dès le milieu du 1^{er} siècle, le christianisme commence à pénétrer dans les classes cultivées, et les premiers apologistes écrivent leurs livres, où ils essayent de justifier les croyances chrétiennes aux yeux des payens avec les méthodes et les arguments de la sagesse profane. Tel Aristide « philosophe d'Athènes », tel Justin, et plus tard Méliton et Athénagore. Justin est le plus justement célèbre, le plus « représentatif » de ces

1) Ep. aux Corinth. XIX-XXI-XXIII-XXIV. Il y a assurément quelque exagération dans la théorie de Pfeiderer (*Das Urchristentum*) qui parle d'hellénisme chrétien à propos de Clément de Rome. Cette conception d'un Dieu ordonnateur de la terre et du ciel provient, non de la philosophie populaire de l'époque, mais de l'Ancien Testament.

2) De Faye (*Clément d'Alexandrie*³, 1906, p. 128 à 130) croit pouvoir expliquer la décroissance intellectuelle du christianisme postapostolique par la disparition du judaïsme libéral après les événements de 70. Le christianisme subit le contre-coup de la décadence du judéo-hellénisme. Et l'explication est fort plausible, bien que dans l'état actuel des documents il soit difficile de rien préciser... Cependant entre les écrits johanniques et les Apologies de Justin y a-t-il vraiment solution de continuité, et l'auteur du Kérygma Pétro et le philosophe Aristide auraient-ils été complètement isolés dans l'Église ?

3) V. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, 1913.



chrétiens d'école qui parlaient comme des rhéteurs et portaient le manteau court du philosophe.

Avant de connaître l'Évangile, Justin avait longuement cherché. Il voulait savoir la vérité sur Dieu, et il avait interrogé successivement toutes les grandes sectes philosophiques de son temps, d'abord les stoïciens, puis les péripatéticiens et les pythagoriciens. Il avait eu enfin trouver la sagesse suprême dans Platon.

L'intelligence des choses incorporelles me captivait au plus haut point, la contemplation des idées donnait des ailes à mon esprit; si bien qu'après un peu de temps je crus être devenu un sage. Et dans ma candeur, j'espérais que j'allais immédiatement voir Dieu; car tel est le but de la philosophie de Platon¹.

Un jour, comme il méditait sur les bords de la mer, il rencontra un vieillard qui lui révéla la doctrine des prophètes et des apôtres, c'est-à-dire « la véritable philosophie »; et dès ce moment l'inquiétude de son âme fut apaisée, il avait trouvé le vrai didascalé, et devant lui les portes de la lumière étaient ouvertes.

Devenu chrétien, Justin ne renie pas ce qu'il a adoré. La nouvelle sagesse qu'il a découverte n'est nullement en contradiction avec la philosophie grecque.

En réalité, la philosophie est un bien très grand et très précieux aux yeux de Dieu, elle seule nous conduit vers lui et nous réunit à lui; et ils sont véritablement des hommes sacrés ceux qui s'appliquent à la philosophie².

Pour Justin il n'y a qu'une seule philosophie, et les diverses écoles ne la possèdent que partiellement. C'est dans l'Évangile seulement que nous trouvons la pleine vérité, la réponse définitive aux questions que les philosophes se sont posées.

Il reste qu'il y a unité de pensée entre le christianisme et la philosophie. Cette unité s'explique par le fait que Pythagore, Héraclite, Socrate, Platon, ont comme Moïse et les prophètes participé à la semence de verbe. Les prophètes sont plus anciens que les philosophes, leur science est plus sûre et leur connaissance inattaquable³. Mais les penseurs de la Grèce, grâce au *Logos*

1) Dialogue avec Tryphon, II. 6.

2) Dialogue avec Tryphon, II. 1.

3) I Apologie, LIX.

séminal qui était en eux, ont pu voir confusément la vérité¹. Le Verbe a parlé par la bouche de Socrate, comme il a parlé par Jésus.

Soerate, jugeant ces choses à la lumière de la raison et de la vérité, essaya d'éclairer les hommes et de les détourner du culte des démons... Ce n'est pas seulement chez les Grecs et par la bouche de Soerate que le Logos a fait entendre ainsi la vérité, mais les Barbares aussi ont été éclairés par le même verbe revêtu d'une forme sensible, devenu homme et appelé Jésus-Christ².

Ce n'est assurément pas dans ces pages de large sympathie et de naïf enthousiasme qu'il faut chercher l'opinion moyenne des chrétiens du 11^e siècle. Le plus grand nombre continuait à considérer la culture hellénique avec une instinctive défiance et maudissait la sagesse payenne comme une œuvre d'orgueil et de mensonge, une invention des démons.

Un ami de Justin, Tatien l'Assyrien devait représenter avec beaucoup d'éclat cette attitude intransigeante. Tatien n'est pas un illettré, il a lui aussi étudié dans les écoles des sophistes. Et pourtant il maudit la sagesse grecque avec un fanatisme superbe :

Les Grecs se glorifient de leur éloquence et de leur sagesse. Quelle folle suffisance ! Leur éloquence n'est qu'un cliquetis de mots ; leur philosophie n'est qu'un tissu d'erreurs et de contradictions. Malgré leur prétention d'améliorer les hommes, les philosophes se sont abandonnés aux pires vices. Diogène tout en prêchant la tempérance était incontinent, Platon était gourmand et immoral, Aristote a adulé honteusement Alexandre³. Et ce sont ces hommes qui font profession de philosophie ! Systématiquement, dans des pages d'une âpre ironie, Tatien dénigre tout l'effort de l'intelligence humaine. Les philosophes, malgré leur arrogance, sont des ignorants ; ils se contredisent les uns les autres ; ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles⁴.

Au reste Tatien ne saurait nier qu'il y a des points communs entre le christianisme et la philosophie. Il explique ces ressem-

1) 2 Apologie, XIII.

2) 1^e Apologie, V.

3) Tatien, Aux Grecs, II, III. Voir l'étude et la traduction d'A. Puech.

4) Aux Grecs, XXV-XXVI.

blances à la manière des apologistes juifs. Moïse est plus ancien qu'Homère, et c'est à son école et à l'école des prophètes que les sages de la Grèce ont appris toute leur science¹. Mais tout en constatant cette origine biblique, Tatien poursuit jusqu'au bout sa violente polémique, et il persiste à ne voir dans l'hellénisme qu'absurdités et infamies.

Il y avait autant de vérité dans la protestation de Tatien que dans les généreuses accommodations de Justin. Tatien, et les chrétiens étroits dont il exprimait l'opinion, avaient senti très profondément quelle opposition irréductible séparait l'Évangile et la culture.

Et d'abord la philosophie s'adressait à une élite intellectuelle. Malgré l'effort des cyniques et des prédicateurs populaires de vertu, l'action des philosophes n'avait pas dépassé le cadre de l'aristocratie cultivée. C'était la jeunesse patricienne qui se pressait aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie. C'étaient les gens du monde à Rome qui venaient écouter les déclamations de Sextius, de Fabianus, de Musonius Rufus. Le manuel d'Épictète s'adresse à l'homme considéré indépendamment des circonstances nationales et politiques. Et cependant on sent bien que les disciples du grand stoïcien sont des Romains et des Romains des hautes classes. Quels rapports pouvait-il y avoir entre ces *beati possidentes* qui occupaient leurs loisirs à philosopher, et qui entretenaient parmi leur suite un philosophe grec, et les obscurs sectaires d'Ephèse, de Corinthe et du Transtévère? Les Pères de l'Église ont inventé une légende invraisemblable quand ils ont voulu faire de Sénèque un disciple de l'Apôtre Paul. Si Sénèque le philosophe, le ministre de Néron a jamais rencontré sur sa route des messagers du Christ, il a certainement été plus frappé par leur manque de culture et par leur obstination déraisonnable que par la sublimité de leur doctrine. Un Romain illustre, un aristocrate méprisant la foule n'allait pas se mettre à l'école d'un rabbin juif.

En outre la philosophie restait payenne. Même lorsque avec les grands maîtres d'Athènes, Socrate, Platon, Aristote et les rationalistes romains de Cicéron à Sénèque, elle ose s'attaquer

1) Aux Grecs, XXXI.



aux dieux de la mythologie, elle ne rompt jamais définitivement avec les superstitions populaires. Au 11^e siècle le rationalisme tend à disparaître, et les philosophes manifestent une complaisance respectueuse vis-à-vis des religions positives. Les stoïciens de l'époque Antonine allient leur panthéisme à une fervente dévotion, car le Sage se sait « en communion avec les Dieux immortels, » il est « le serviteur de Zeus » (Epictète). Marc Aurèle pratiquait très consciencieusement tous les rites nationaux; l'ecclésiastique Plutarque exerçait avec un zèle pieux ses fonctions de prêtre d'Apollon au sanctuaire de Delphes; et le rhéteur Apulée se considérait comme « prêtre de tous les dieux »... Poussée par des besoins mystiques et par une aspiration vers la science transcendante, la philosophie cherche par le rite et par la croyance à pénétrer le secret du monde et à s'élever jusqu'au divin. Et bientôt le néoplatonisme sera le suprême appui du paganisme.

Enfin malgré des analogies superficielles, la spéculation philosophique diffère essentiellement du christianisme par les origines et par le but.

« Comment donc, disait Tryphon dans le dialogue de Justin, les philosophes ne parlent-ils pas toujours de Dieu ? Ne font-ils pas constamment des recherches sur son unité, sur sa providence ? La philosophie n'a-t-elle pas pour tâche d'enquêter sur le divin ? »

Il est vrai que les maîtres de l'Académie et du Portique parlaient de Dieu; mais leurs spéculations sur le problème du monde n'avaient quand même rien de commun avec la foi et l'espérance des chrétiens. Substance inconnaissable des anciens physiciens, Unité des Eléates, Nombre des pythagoriciens, Idée des idées de la philosophie platonicienne, le Dieu des philosophes était un moyen pour l'explication du monde, force mystérieuse de la nature, limite suprême que la raison ne peut dépasser; ce n'était pas le Dieu vivant de la Bible, le Yahvé des prophètes qui réalise la justice dans la nation et par la nation, ce n'était pas le Père céleste de Jésus, le Dieu d'amour qui pardonne et qui sauve.

Quant à l'éthique grecque, malgré l'héroïque tension stoï-

1) Dialogue avec Tryphon, I, 3.

cienne, malgré l'approfondissement de l'expérience intérieure que l'on peut constater chez Epictète, Marc Aurèle et les maîtres du deuxième siècle, elle restait essentiellement optimiste. Se conformer à la nature, et considérer le drame de l'univers d'une âme sereine, c'était la devise des stoïciens autant que des épiciens. Il est vrai que la matière est mauvaise et que le sage doit chercher la rédemption de l'âme par l'ascétisme. En cela la pensée grecque est dominée par le dualisme oriental. Mais ici le dualisme n'aboutit pas au pessimisme. Le sentiment de l'harmonie universelle l'emporte toujours : La vertu est identique à la science, elle conduit naturellement à la vie heureuse. Le monde est un cosmos parfaitement ordonné :

Tout ce qui t'accomode m'accomode ô Cosmos, dira Marc Aurèle ; rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui pour toi vient à l'heure ; je fais mon fruit de ce que portent tes saisons ô Nature ! De toi vient tout. En toi est tout, vers toi va tout¹ !..

Et cela est bien loin de l'éthique d'un saint Paul qui considérait le monde comme corrompu par le péché du premier Adam, et dominé par les démons... Bien loin aussi des espérances des voyants d'apocalypse qui attendaient la fin du présent siècle et la restauration messianique, la destruction et la palingénésie du monde.

1) Pensées de Marc Aurèle, IV, 23.



Ainsi c'est toute une conception du monde et de la vie, c'est tout un état d'esprit, c'est toute l'aspiration des âmes qui séparaient le christianisme de la civilisation antique. Les premiers chrétiens devaient paraître aux payens de leur temps comme des hommes désagréablement étranges et des révolutionnaires dangereux. Non seulement ils étaient les ennemis du plaisir, de la joie de vivre, mais ils attaquaient ce que les hommes d'autrefois avaient tenu pour sacré, ils abolissaient l'ancienne table des valeurs. Celse reprochait au christianisme d'être contraire aux lois :

Il est une nouvelle race d'hommes nés d'hier, sans patrie ni traditions antiques, ligués contre toutes les institutions religieuses et civiles, poursuivis par la justice, généralement notés d'infamie, et qui se font gloire de l'exécration commune, ce sont les chrétiens. Ce sont des factieux prétendant faire bande à part et se séparer de la société commune ¹.

1) Celse dans Origène, I, 1, VIII, 2. conf. les jugements de Tacite, Pline et Suétone : « exitiabilis superstitio... odium generis humani » Tacite Ann. XV, 44 ; « superstitio prava, immodica » Pline, Ep. X, 96. « Superstitio nova et malefica ». Suétone Nero, 16.

Dans l'*Octavius* de Minucius Felix, Cécilius, le représentant du vieil esprit romain et l'avocat de la religion nationale, exprime en pareils termes le jugement populaire contre les chrétiens. « Ils vont dans la lie du peuple ramasser des enfants ignorants et des femmes crédules, et ils forment une association infâme... Race ténébreuse et qui fuit la lumière, muette en public et bavarde dans les coins ; ils s'écartent des temples comme des tombeaux, ils se moquent des dieux, ils rient des choses saintes. Ils dédaignent les honneurs et la pourpre, et ils sont eux-mêmes à demi-nus : ô prodigieuse sottise et incroyable audace ! » Minucius Félix, *Octavius*, 8.



Le reproche était assurément justifié. La société payenne avec l'État, la religion, la science et l'art, était un ensemble dont toutes les institutions étaient solidaires. Celse le démontre avec beaucoup de logique :

Refusent-ils d'observer les cérémonies publiques et de rendre hommage à ceux qui y président, alors qu'ils renoncent aussi à prendre la robe virile, à se marier, à devenir pères, à remplir enfin aucune des fonctions de la vie commune; qu'ils s'en aillent tous ensemble loin d'ici, sans laisser semence de leur espèce, et que la terre tout entière soit débarrassée de cette engeance! Mais s'ils veulent prendre femme, avoir des enfants, manger des fruits de la terre, prendre leur part des choses de la vie, des biens et des maux qui y sont attachés, il faut qu'ils rendent à ceux qui sont chargés de tout administrer les honneurs qui conviennent¹..

Les chrétiens ébranlaient l'édifice jusque dans la base. L'opposition populaire au christianisme était un sentiment irraisonné, et pourtant moins déraisonnable que les apologistes ne l'ont pensé. Et ce n'était pas seulement pour faire des concessions aux préjugés de la foule que l'État persécutait les chrétiens.

Le vieux monde devait se défendre. Quelque pacifique que pût être l'attitude des chrétiens, un État qui voulait vivre ne pouvait s'accommoder de leur indifférence anarchique, de leur internationalisme idéaliste et de leur irréductible opposition à la religion officielle. Les persécutions étaient nécessaires. De simples mesures de police qu'elles avaient été sous Néron, elles tendent à devenir régulières et générales. Et ce sont quelquefois les meilleurs empereurs qui ont le plus sévèrement poursuivi les « athées ». Trajan et Adrien ont définitivement établi la procédure à suivre. La profession de christianisme est considérée désormais comme un délit de sacrilège et de lèse-majesté. « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux et obéir à l'empereur soient emmenés pour subir la peine capitale conformément aux lois² ! »

La persécution ne pouvait que renforcer le conflit. Les chrétiens voient se dresser contre eux toutes les puissances terrestres et supraterrrestres, les princes qui dominent les peuples et les démons. Alors la conscience chrétienne s'exalte, et prophètes et visionnaires annoncent avec plus de passion que jamais la fin du

1) Celse dans Origène, VIII, 55, 93.

2) Martyre de Justin.

drame du monde, la destruction de la civilisation abominable et le châtement de la grande prostituée...

*
* *

Cependant le temps vient où les chrétiens eux-mêmes s'accommoderont des institutions d'une société qui dure ; ils cesseront d'attendre pour un prochain avenir la fin catastrophique ; et la grande Eglise, avec un sens admirable des nécessités politiques, préparera la réconciliation du christianisme et de l'*imperium*. A la fin du règne de Marc Aurèle, Méliton de Sardes, dans une page inouïe, déclare que l'Eglise est comme « la sœur de lait de l'empire. »

Il est vrai que notre philosophie a pris naissance chez les Barbares ; mais le moment où elle a commencé de fleurir parmi les peuples de tes États ayant coïncidé avec le grand règne d'Auguste ton ancêtre, fut comme un heureux augure pour l'empire. C'est de ce moment en effet que date le développement colossal de cette brillante puissance romaine dont tu es et seras avec ton fils l'héritier acclamé de nos vœux, pourvu que tu veuilles bien protéger cette philosophie qui a été en quelque sorte la sœur de lait de l'empire, puisqu'elle est née avec son fondateur et que tes ancêtres l'ont honorée à l'égard des autres cultes¹.

Et vers la même époque Athénagore plaide la cause des chrétiens avec ces paroles pleines de sagesse et de modération :

Vous donc ô empereurs excellents, et par éducation justes et humains, si dignes de l'empire, maintenant que j'ai réfuté les accusations portées contre nous et que j'ai montré notre piété envers Dieu et la douceur et la tempérance de nos âmes, inclinez vers nous votre front loyal. Qui est plus digne d'être favorablement écouté du souverain que nous qui prions pour votre gouvernement, afin que le fils hérite du pouvoir du père, comme il est le plus juste, et que par de nouvelles conquêtes votre empire voie croître sans cesse le nombre de ses sujets. Et en priant ainsi, nous prions aussi pour nous-mêmes, car la prospérité de l'empire est la condition pour que nous puissions mener une vie douce et tranquille, et nous appliquer tout entiers à l'observation des préceptes qui nous sont imposés².

1) Eusèbe, Hist. eccl. IV, 26.

2) Athénagore, *Legatio*, 37.

Cependant même alors, la tradition messianique et apocalyptique subsiste dans l'âme d'une vivante minorité. Les hommes pieux méditent les paroles des prophètes et des visionnaires, et annoncent mystérieusement la ruine des dominations iniques et des rois impies. Pendant tout le II^e siècle, les livres de la Sibylle juive sont lus et interpolés avec ferveur. La cinquième Sibylle, avec des paroles brûlantes de colère, crie malheur à la Rome maudite :

Malheur, malheur à toi, ville abominable de la terre latine. Tu t'assiéras veuve de ton peuple sur le rivage... ville au cœur sanguinaire et impie... Tu te disais : je suis unique, et personne ne viendra me détruire...

Instable, perverse, réservée aux pires destins... source du mal et fléau des hommes, quel mortel t'a jamais aimée ? qui ne te déteste intérieurement?...

Écoute ô fléau des hommes, l'âpre voix qui t'annonce le malheur!..

Garde le silence malheureuse, méchante ville qui retentissais de chants de fête. Car les vierges n'entreprendront plus dans les temples le feu sacré qui brûle toujours¹.

Vers l'an 170, au temps de Méliton et d'Athénagore, tandis que les docteurs et les évêques organisent l'Eglise, le christianisme rigoriste se réveille dans les montagnes de Phrygie, et c'est le mouvement montaniste. Montanus et ses disciples restaurent l'ancienne prophétie et l'ancien enthousiasme. Ils annoncent que les temps sont révolus et que le Paraclet s'est manifesté. Ils renoncent aux joies et aux occupations de la vie terrestre, ils se séparent de ce monde pour attendre dans la communauté des biens et dans l'ascétisme la venue de la nouvelle Jérusalem².

La prophétie montaniste fut rejetée par l'Eglise orthodoxe ; mais l'exaltation millénariste ne disparut pas pour cela. L'évêque de Lyon, le grand hérésimaque d'Occident, Irénée reste lui aussi un messianiste, un chrétien primitif. Avec Daniel, avec saint Paul, avec Jean de Patmos il annonce la grande apostasie, la venue de l'Anti-christ et le grand jugement :

Le diable révolté et brigand veut se faire adorer comme un Dieu, c'est un esclave, et il veut se faire célébrer comme un roi. L'Anti-Christ, recueillant toute la force du diable, viendra, non comme un roi juste ni comme un

1) Oracles sibyllins, V. 168 à 178, 228 à 246.

2) V. P. de Labriolle, *La crise montaniste*, p. 106-145.

enfant soumis de Dieu, impie, injuste, violeur des lois, révolté, homicide, semblable à un voleur; il résumera en lui toute la révolte diabolique. Il écartera les idoles pour montrer que lui-même est Dieu; il s'enorgueillira, il sera la seule idole, il contiendra en lui toutes les erreurs de toutes les idoles, de sorte que ceux qui adorent le diable dans la diversité de leurs cultes abominables le serviront encore¹...

Le montanisme revit avec beaucoup de force et d'éclat dans Tertullien. Logicien intransigeant, propagandiste agressif, Tertullien exaspère le conflit entre le christianisme et l'ancienne société. Il n'y a rien de commun entre la république de ce monde et la cité spirituelle, le Royaume du Seigneur.

Le chrétien doit appeler de ses vœux la fin du siècle, la grande catastrophe où l'empire sombrera pour faire place à « une Jérusalem faite par Dieu et venue du ciel. »

Tu es étranger dans ce monde, tu as ton droit de cité dans la Jérusalem d'en haut, et ta patrie est dans les cieux².

Rien ne nous importe dans le siècle que d'en sortir le plus tôt possible.

Si la réalisation du Royaume du Seigneur est l'objet de la volonté de Dieu et de notre attente, d'où vient que quelques-uns demandent une prolongation du siècle alors que le Royaume de Dieu objet de nos vœux suppose la consommation du siècle? Nous devons désirer l'avènement prochain de notre règne et non le prolongement de notre esclavage... Seigneur que ton règne vienne le plus promptement possible. C'est le vœu des chrétiens, c'est le tourment des payens: c'est la joie des anges. C'est pour cela que nous souffrons; c'est pour cela que nous prions³.

Donc le chrétien doit se séparer du peuple et marcher pur et libre au milieu des corruptions humaines, sans accommodations, sans compromis avec les puissances de ce monde. Et pour se préserver de l'idolâtrie, il renoncera s'il le faut à sa situation sociale, à son métier de soldat, d'artiste ou de magistrat, à ses habitudes de vie sociale et familiale, aux occupations et aux plaisirs de ce monde; il vivra héroïquement sa vie comme un témoin du Christ.

Cet idéal était trop haut et trop dur pour la société chrétienne du temps des Sévères. L'Eglise se mondanisait, et la plupart des

1) Irénée, *Adversus haereses*, 1184-1195.

2) Tertullien, *De la couronne*, 13.

3) Tertullien, *Apologie*, 31.



fidèles ne mettaient guère d'empressement à sortir de Babylone. Cependant Tertullien ne fut pas seul et sans disciples. Au milieu du III^e siècle, l'évêque Commodien exprime encore, dans des vers incorrects et une langue déjà barbare, le sentiment populaire, la haine du chrétien primitif contre une société perverse, l'annonce de l'Anti-Christ et de la prochaine destruction de l'Empire.

Qu'il disparaisse à jamais cet empire où régnaient l'iniquité, et qui par les tributs qu'il levait partout sans pitié avait fait maigrir le monde...

Elle pleure durant l'éternité celle qui se vantait d'être éternelle. Déjà ses tyrans sont jugés par le Très Haut. Les temps sont mûrs pour la fin de Rome dans les flammes. Elle va recevoir le salaire qu'ont mérité ses œuvres 1.

C'est là le cri de justice que nous avons trouvé à toutes les pages de la prophétie. Devant les iniquités de l'histoire, le petit troupeau opprimé en appelle au jugement de Yahvé! Les édifices monstrueux bâtis par le labeur douloureux des peuples et cimentés avec leur sang ne durcissent pas. Les hommes de proie ne domineront pas éternellement sur la terre.

Alléluia! Le salut, la gloire et la puissance appartiennent à notre Dieu. Car ses jugements sont vrais et justes. Il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par ses impudicités, et il a vengé le sang de ses serviteurs répandu par ses mains. Alléluia! Et la fumée de la grande ville monte au siècle des siècles 2!

Et devant cette espérance des martyrs et des saints l'historien religieux se recueille avec un sentiment de respect et de piété. Car c'est ici un moment décisif dans l'histoire de la conscience humaine et une grande victoire de l'idéalisme.

1) Tertullien, *De la prière*, 5.

2) Commodien, *Carmen Apologeticum*, vers 923 et suiv. V. G. Boissier, *La fin du paganisme*, II, 27 à 43 et W. Bousset, *Der Antichrist*, 69 à 69.

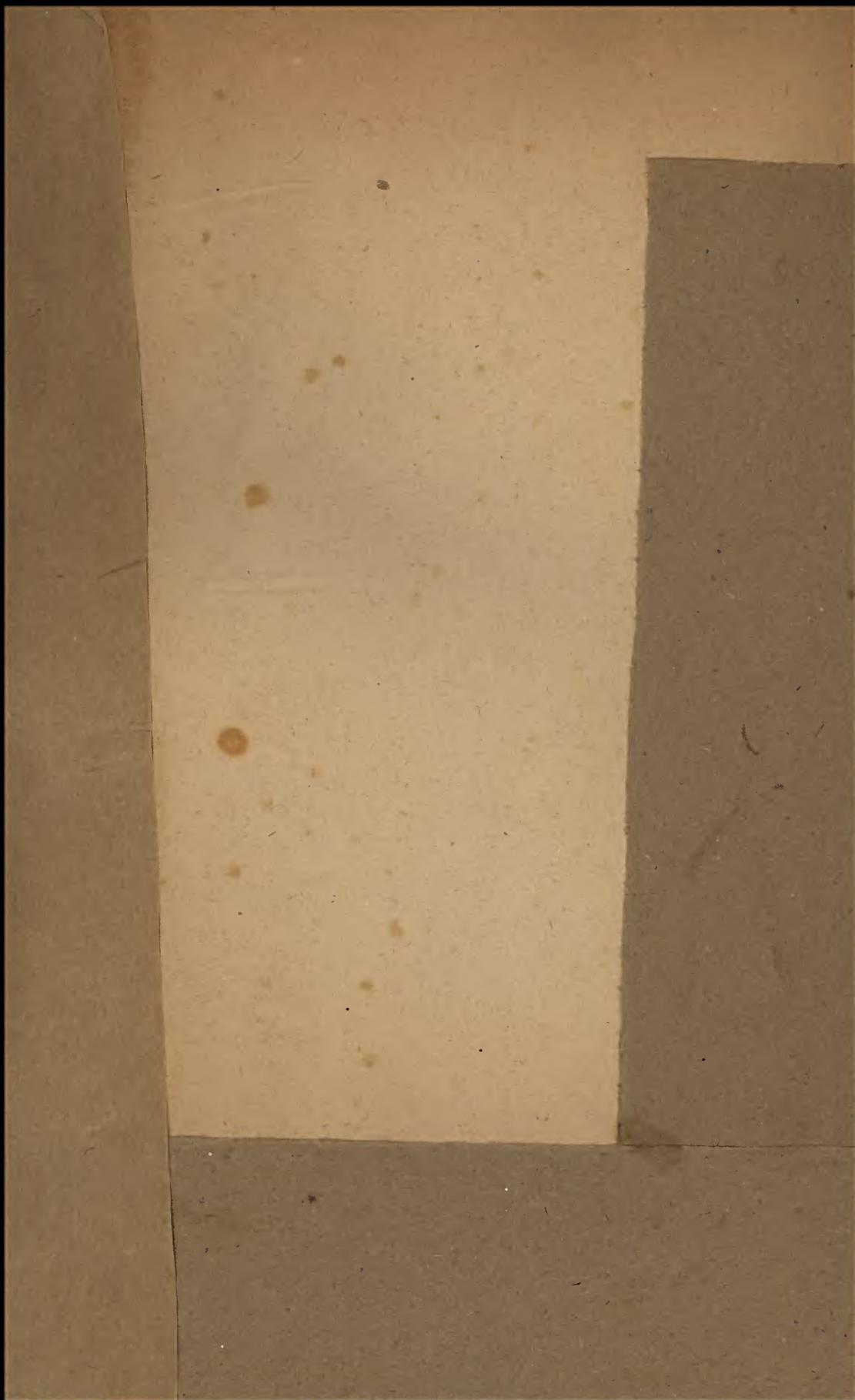


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
« Elle est tombée la grande Babylone »	1
Les Origines.	
Les pauvres d'Israël	3
L'ébionisme évangélique	5
Le milieu social.	
Le christianisme et les classes populaires	11
L'état d'esprit.	
L'homme nouveau et la nouvelle humanité	19
Dualisme et messianisme	22
Le conflit.	
a) CONTRE L'IMPERIUM	27
b) CONTRE L'IDOLATRIE, LES CHRÉTIENS ET LA VIE PAYENNE	42
c) LES CHRÉTIENS ET LA PHILOSOPHIE	57
Epilogue.	







Membre de l'Institut, Profes

TOME CIN
INT OPTAT ET LES PREMI
volume in-8.

ÉTUDE SUR LES S
Par le Dr Gabri
Directeur de laboratoire à l
volume in-8.

A CHRISTOLOGIE BIBL
Par C. PIEP
volume in-8.

Chr. ZI

UN PHILOSOPHE NÉOPLA
MICHEL
Préface de M. François PICAUVET
volume in-8.

COLLECTION DE LA REVU
L'ÉMIRAT DI
Par Paul
volume grand in-8, accompagné de

REVUE DE L'HISTOI
abliée sous la direction de MM. Ren
Abonnements : Paris, 30 fr. — Dépa
Collection complète 1880-1919,
1.000 fra
le Générale pour les années 1880 à
ANGERS — IMPRIMERIE F.